Dans la voiture, Emilie semble émerveillée par ce qui se passe dans les rues. Ouf. Ça aurait pu être pire. La bagnole n'a pas la bonne plaque et l'on voit des contrôles partout. Manquerait plus qu'on se fasse arrêter par les schmitts ! Le temps qu'ils comprennent, Emilie aurait largement le temps de se tailler un deuxième trou.

2

Ah, les hôpitaux. Je déteste les hôpitaux, leurs odeurs qui varient en fonctions des étages et spécialités mais qui gardent partout un petit fond commun nauséeux, histoire que les aveugles sachent d'emblée où ils foutent les pieds, leurs sols qui couinent, leurs salles d'attente peuplées de pauvres hères plus ou moins estropiés, leurs ambiances de pré-mort qui hante les couloirs, leurs faux plafonds, leurs chariots, leurs néons blafards, leurs médecins, leurs secrétariats, tout, tout, tout.

Peut-être qu'avec Emilie, tout cela va changer. Après tout, il y a de grandes chances que cela devienne funky. Elle déboule aux urgences comme si elle y habitait et fonce aux chiottes[15], pendant qu'on la présente au secrétariat. Je suis plutôt rassuré que le temps d'attente soit fort court, on débarque rapidement dans une petite salle où, visiblement, Emilie va se faire recoudre. Elle semble toujours sous l'effet du calmant qu'elle a pris avant de partir, elle me sourit,

[15] **A vrai dire, elle ouvre une porte parmi d'autres, et il se trouve que ce sont les chiottes. Comment a-t-elle trouvé ? Mystère.**

je lui souris ça va bien se passer Emilie, elle me sourit. On se sourit. Sérénité. Jusqu'à l'arrivée du médecin-hautain-qu'en-a-vu-d'autres. Elle capte vite de quoi il retourne et se tire dans le couloir en braillant et tourbillonnant, culbute quelques chariots et attire une nuée de personnes en blouse qui la regardent avec, c'est selon : étonnement, effroi ou colère. Mais personne ne moufte, personne ne bouge. Moi j'ai foncé et maintenant elle essaye de tourbillonner entre mes bras pendant que lui dis gentiment que tout va bien se passer Emilie c'est pas la première fois, t'inquiète pas. L'effet de mon intervention étant plutôt limité, et l'attroupement nous entourant plutôt conséquent, Mösieur-le médecin-hautain-qu'en-a-vu-d'autres entre en scène en fendant la foule au moment où Emilie parvient à se glisser entre mes bras. Alors Mademoiselle, c'est quoi ce bazar ? L'autre, il s'est posé devant elle, les bras sur les hanches et il sort ça avec un ton de gentleman viril. Sûr de son effet, le gars. Et bam, un coup de latte dans le tibia ! Il hésite sur la réaction à avoir, mais trop tard, l'attention du public est déjà retournée vers Emilie qui dégomme encore quelques chaises pendant que j'essaye de l'attraper, avec Benoît à la rescousse.

Au bout d'un moment qui me paraît une éternité, Emilie reconnecte avec la réalité et revient parmi nous, à savoir, dans mes bras d'abord, et ensuite dans la salle, où Mösieur-le-médecin-qui-n'avait-pas-encore-tout-vu-finalement s'était carapaté. Il fait moins le mariole le gugusse en blouse ! Il regarde Emilie s'installer sur la table d'un air suspicieux, et pendant qu'il s'affaire à lui recoller le crâne, il

m'explique sur un ton professoral très travaillé qu'il ne fait plus de points de suture, ça sert plus à rien tout ça, maintenant on a une colle qui tient très très bien, je lui explique que je suis sceptique vous avez vu qu'elle peut remuer un peu cette jeune femme[16], il m'explique d'un ton moins professoral et plus blasé que je vais bien voir, ça fait des merveilles, je lui explique que, quand même, je n'y crois pas trop, je ne suis pas médecin monsieur mais il me semble que ce serait plus sûr de lui faire des points et encore c'est pas certain qu'elle ne les arrache pas, il m'explique en finissant son travail et d'un ton qui n'est plus blasé mais légèrement agacé que ça va marcher jeune homme, je connais mon métier, et avec le bandage elle ne pourra pas y toucher[17]. Avant de nous congédier. Pas que ça à foutre, j'ai des patients sérieux à soigner[18].

Nous ressortons avec une Emilie ravie, la tête emballée dans un immense bandage dont le style oscille entre coucou ! j'ai survécu à un crash d'avion et salut ! C'est Pâques aujourd'hui donc je me suis déguisée. Il est dix heures et demie.

---

[16] Doux euphémisme ! Et encore, il n'a vraiment jamais rien vu ce brave monsieur.

[17] Il m'arrive d'être un peu insolent, certes. Mais la suite me donnera raison.

[18] Ça, il ne le dit pas, évidemment. Mais je sais qu'il le pense.

Emilie[11] ! Et merde, comment t'as eu le temps de faire ça ? une demi seconde, bordel ! On vit aux frontières du réel. La porte ouverte, Emilie titube vers moi comme une bourrée. Elle est calmée. Elle sourit. Elle a la figure rouge de sang. Une demi-seconde ! Mais comment t'as fait ?

Je suis pas médecin mais l'examen rapide de l'entaille qu'elle s'est creusé au dessus du front est sans appel. Hosto. Faut recoudre. Benoît l'infirmier confirme, trois minutes plus tard. Cinq minutes plus tard, tout le monde est alerté, l'organisation du travail est rapidement remaniée[12]. Le chef de service remplace Miguel en bas qui me remplace en haut pendant que j'accompagne Emilie avec l'infirmier[13]. Tout ce bordel n'est pas du goût de Mathilde, qui, passant du stade de l'inquiétude envers sa « copine » Emilie à celui de nouvelle badass fraîchement promue, se met à invectiver copieusement le chef quand celui-ci, peu avisé, lui propose bêtement d'aller prendre sa douche. PUTAIN CONNARD SALE CON CASSE TOI !!!!!! qu'elle lui postillonne dessus. Nous, on se tire vite avec Emilie, qui supporte moyennement ce genre de joute verbale. Et qui a un trou dans le crâne, au passage. Encore. A chaque fois c'est pour ma gueule[14].

---

[11] C'est la deuxième fois pour moi depuis que je suis arrivé. Et ça fait pas si longtemps que je bosse là...

[12] C'est assez rare pour être souligné.

[13] Un peu de précision ne fait jamais de mal, il en est à peine à sa deuxième semaine, Benoît l'infirmier. C'est en quelque sorte sa journée d'intégration. Bienvenue !

[14] C'est faux, ça arrive à tout le monde. J'aime bien me plaindre.

Elle cesse de pourchasser Miguel et me bigle... On remonte Emilie, je dis, en me retournant vers la cage d'escalier. C'est quitte ou double. Elle vient. Tête la première, une fusée en vol horizontal, mais elle vient. Je la laisse passer devant moi, c'est plus sûr.

Elle grimpe quatre à quatre l'escalier sans oublier de coller quelques coups de boule dans les murs. Pas trop fort, on a vu pire : il y a des trous dans les murs, pas rebouchés.[9] Elle fonce vers sa chambre, moi je suis son ombre. La suivre, jusqu'à la chambre, m'assurer qu'elle tape le matelas et pas les murs, puis la laisser se calmer toute seule. C'est mon plan, celui qui fonctionne pour quatre-vingt-dix pour cent des colères d'Emilie.

Je la suis toujours au moment où elle rentre dans sa chambre mais BLAM !, tout l'étage résonne sous l'onde de choc, Daniel a presque fait un bond sur sa chaise, les vitres tremblent mais tiennent le choc. A un centimètre près, la porte de sa piaule m'éclatait le nez au lieu de claquer net sur les montants.

Une demi-seconde. A peine. Le temps qu'il me faut pour ouvrir la porte[10]. Je m'attendais pas à ça. Non, pas aujourd'hui, pas encore,

---

[9] Il y a des trous dans les murs, pas rebouchés. C'est le premier truc qui m'a marqué, la première fois que j'ai mis les pieds là. J'aurais dû me méfier. Pas d'Emilie, hein, de ce lieu.

[10] Oh, j'ai un peu l'habitude qu'Emilie me claque les portes au nez, rien d'extraordinaire pour le moment.

3

Retour au foyer. En principe, à cette heure avancée de la matinée, les résidents sont déjà partis en activité. Mais si c'était le bordel sur l'unité de vie, c'était aussi le bordel sur l'accueil de jour, manque de monde et patati et patata, c'est coutumier ici. Le chef de service a refilé mon groupe à Patrick, et Miguel est retourné en bas. Bonjour le foutoir. Emilie fonce se coucher, et je trouve Igor dans son fauteuil, sourire aux lèvres, probablement amusé de ce remue-ménage, Stéphane sur son canapé, Daniel en train de tournicoter la main dans le froc, et Fatoumata qui me saute dessus, encore en pyjama, la bouche pleine de céréales. AN-KA-TA-RA! qu'elle brame[19]. Oh, tu me fais plaisir, Fatoumata, avec ta bonne humeur, parce que là, tout de suite, je vais devoir t'accompagner à la toilette. Ika kéné[20] Fatoumata ? Go, go, Ankatara, Tara iko[21] ! j'enchaîne, en lui montrant sa chambre. Elle se fend la poire et me suis, c'est parti pour la toilette. Je lui branche Radio Ado à fond les ballons, et, ô miracle, ô merci à toi Fatoumata de sauver ma matinée, en cinq secs elle est à poil sous la douche.[22]

---

[19] Allez ! En Bambara. Avec Fatoumata, on se cause en Bambara, enfin, on se baragouine du Bambara, c'est notre petit truc, ça la fait marrer les deux-trois expressions qu'un pote m'a appris. Et Fatoumata, il vaut mieux se trouver dans ses petits papiers, sinon, elle vous fout la misère comme pas possible quand elle a décidé de vous faire chier.

[20] Comment ça va ?

[21] Va te laver !

[22] C'est quitte ou double, la douche avec Fatoumata. Ça dépend de son humeur, de si elle a envie de faire chier le monde ou pas, de si on

Midi moins le quart, tout le monde est fin prêt, avec deux heures de retard. Ouf, je peux souffler un peu, tout le monde est cool. Dans un quart d'heure on mange, relax, tout va bien.

Clac boum ! Emilie sort de sa piaule et se rue vers les toilettes. Bon tout va bien. Tout ? Et merde, il manque un truc là... ou j'ai halluciné ? J'attends qu'elle sorte et constate que 1) je n'ai pas encore d'hallus, et que 2) bien que je ne sois pas médecin, j'avais bien raison d'emmerder môsieur-j'en-ai-vu-d'autres. Non seulement elle a arraché son gros bandage super solide, mais un filet de sang lui coule sur le front depuis le trou savamment recollé. Attends Emilie, je vérifie un truc. Ah PUTAIN ! MERDE A TOI ENFOIRE DE MEDECIN QUI SE LA PETE ! Elle a tout gratté, si bien que le trou est aussi béant qu'il y a trois heures. Rembobinez, c'est reparti pour une séance !

Ni une ni deux, la même équipe embarque à nouveau, on se dit que peut-être il faudrait tenter un autre hosto avec des gens sérieux, c'est la région parisienne ici y'a des hôpitaux partout. Va pour celui-là, c'est moins loin d'ailleurs.

---

a été sympa, si on ne l'a pas trop secouée au réveil... Elle peut décider que NON, NON, elle va pas se doucher, et là, c'est parti pour une heure de négociation, et que je bloque à chaque pas, et que j'ouvre et ferme la porte quinze fois de suite, et que j'allume-éteins l'eau cinquante fois de suite, et que je veux pas me rincer, et que je veux pas sortir, et que je sors et re-rentre et re-sors et re-rentre cent fois dans la douche, et que et que et que... Et que si t'insistes je te fous des tartes avec mes grandes paluches. Y'a de quoi devenir cinglé. Et des fois, si elle est bien lunée, si on se montre d'une patience à toute épreuve, si on branche la radio et danse comme un con, là, c'est la grosse marade.

retard, j'te pète les genoux. C'est une badass, elle déconne pas[6]. Salut, Emilie ! que je lance, avec mon plus beau sourire. Qu'elle me retourne. Quel beau début de journée !

Hop hop, sa toilette-habillage effectuée, Emilie calte en bas, rituel oblige, pour prendre son petit déj... pas le temps de la retenir, faut que j'aille voir Daniel.

Daniel prêt, chantonnant, dans un bon jour aussi, je souffle un coup en bouffant une tartine avec lui. Y'a pas d'beurre ! y'a pas d'beurre ! Vindicatif, Daniel, tout de même. Si si, y'a du beurre, oh, va le chercher, tu sais où est le frigo !

BWAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAH ! Le cri, venu d'en bas, vient perturber notre douce ambiance. Suivi d'un autre, plus appuyé. Et merde ! Emilie. Je déboule fissa en bas, elle en est à fouetter Miguel avec le bout de ficelle qui l'accompagne partout. Hé, Emilie, doucement ! J'hallucine encore que des sons pareils sortent de ma bouche sur un ton pareil. Genre, posé, mais ferme. Sans crier. Pas de discussion. Pas mon genre, en fait[7], de causer comme ça. Mais ça va mal finir, sinon. [8]

---

[6] Emilie, si le repas arrive à 19h01, elle commence à cogner sur la table. A 19h05, Igor s'est déjà carapaté, parce que, sous ses airs de gros dur qui distribue des tartes, il a grave les flubes quand Emilie balance son assiette. A 19h10... Je deviens un punching-ball. Mais il n'arrive pas à 19h10.

[7] Quand je serai vieux, con et de droite, je parlerai tout le temps comme ça, probablement.

[8] En fait, ça finira mal de toute manière, à ce point là. Mais moins vite.

chier pour dix minutes de retard[3]. Martin est malade, vous n'êtes que deux pour faire la matinée[4] qu'il dit, blasé.

Il n'a droit qu'à deux haussements d'épaules simultanés en guise de réponse. Il serait moins fatigué s'il réservait ses interventions matinales pour nous annoncer qu'en ce jour à marquer d'une pierre blanche, nous sommes un nombre convenable pour bien faire notre travail. A croire qu'il aime bien se faire du mal. De toute manière cela ne change rien à ma matinée car moi, je vais en haut, et Martin ou pas, j'aurais été tout seul. Mais rassuré qu'en cas de souci, j'aurais pu compter sur un des collègues du bas pour me filer un coup de main.

A l'étage, Emilie m'attend déjà dans la baignoire de la salle de bain commune. Eh guignol, il est 7h15, bouge toi le cul ! Voilà ce que cela semble signifier. Je sais pourquoi d'ordinaire je tâche d'arriver à l'heure. Un quart d'heure de retard sur le programme, et c'est le boxon pour le restant de la journée. Et j'aime pas quand c'est le boxon[5]. Emilie non plus. L'est ponctuelle, Emilie. A mort. Si t'es en

---

[3] En voilà un qui a bien lu son manuel de management éthique, hein ? De quoi je me plaindrais ?

[4] A savoir, deux pour deux étages, là nous sommes en bas, mais il y a un étage en haut, c'est là que je bosse habituellement. Donc deux pour neuf résidents.

[5] C'est faux, en fait, j'adore le bordel, dans la ville, les rues, la vie, les concerts de punk. Mais pas là, avec mes cinq loulous. Quand j'étais gosse, je regardais des compétitions de dominos à la télé. Des gens disposaient des milliers de dominos et PAF !, au top, dégommaient le premier. C'était vachement beau, tous ces dominos qui tombaient à la suite les uns des autres. Ici, quand le premier domino tombe, faut se magner de sauver les autres. Sinon ça devient vite très très moche.

Je fais un petit stop pour acheter un gros sandwich pour la dame car il est midi et à midi on bouffe, bordel ! Crâne ouvert ou non.

Elle a fini son déjeuner avant que nous débarquions aux urgences du nouvel hôpital. Et là, c'est pas le même délire : il y a foule dans la salle d'attente, et surprise, on nous demande... d'attendre. Un premier rendez-vous avec quelques infirmières se passe plutôt bien. Elle est si mignonne cette petite, se chuchote-t-on par ici[23]. Effectivement, Emilie ne moufte pas. Elle a presque l'air ravi. Merde, merde, tu foutrais un peu le boxon, là, que ce serait pas plus mal, et j'aurais l'air plus crédible à demander à ce que t'attendes pas trop, rapport à ton impulsivité, tout ça. Verdict : il faut recoudre (tiens donc ?). Pour l'attente, on va voir ce qu'on peut faire, voilà ce qu'on me répond. Direction la salle d'attente.

Deux heures. Deux heures durant, j'ai poirequté avec Emilie. On me l'aurait dit avant, j'y aurais pas cru. Je me serais sauvé, même, probablement.

Nous sommes entourés de plein de mamans avec leurs enfants et de vieux qui croulent. Tout le monde nous sourit. Emilie sourit, elle aussi. Puis elle s'oublie, fait pipi sur elle. C'est une dame qui me le fait remarquer, pendant que je suis occupé à conserver la bonne humeur d'Emilie à coup de blagues. Ah ouais, y'a une flaque sous son

---

[23] Ça je ne l'invente pas [je n'invente rien d'ailleurs, au cas où l'on douterait de la véracité de mon histoire], c'est une collègue qui me l'a dit plus tard, parce qu'une des infirmières, figurez-vous que c'était sa cousine, qui s'en souvient bien d'Emilie, la mignonne petite autiste. Avec le recul, je préfère qu'on se souvienne d'elle comme ça.

siège. Shiiiit. Dans la précipitation, je n'avais pas paré à cette éventualité. Pas de vêtements de rechange, du coup, on a l'air malin. Je prie donc Benoît de bien vouloir aller lui chercher des vêtements au Foyer[24].

C'est long, deux heures d'attente. Emilie commence à en avoir marre. Nous faisons quelques allers-retours aux toilettes, afin d'éviter d'inonder le reste de son pantalon. Elle s'agite de plus en plus, cela sent l'explosion et je peine à contenir cette douce montée d'énervement. FautpasqU'çapèteFautpasqu'çapèteFautpasqu'çapète que je me répète. Elle commence à se foutre quelques claques sur les cuisses. Généralement, c'est le début de la fin... A présent tout le monde nous regarde mais plus personne ne sourit. Emilie balance des coups de cul sur le siège qui fait vibrer toute la rangée. La dame du pipi tente de raisonner Emilie en lui parlant, et moi j'essaye par le regard de lui dire d'arrêter, elle sait pas mais faut pas faire ça s'il vous plait ! Fermez-la ! Foutez-lui la paix ! c'est contre-productif ! Mais elle n'est absolument pas sensible à mes coups d'œil, à moins que je ne sois pas doué pour la communication visuelle. Les coups de cul montent en intensité, et toujours personne qui nous appelle, ils foutent quoi dans ce merdier d'hôpital ? Et Benoît, il est parti aux champignons ou quoi ? ça fait bien une heure qu'il est parti...

[24] Oui, j'aurais pu y aller aussi. C'est lui l'infirmier après tout. M'enfin, lui, il ne connaît pas Emilie, alors je crois que ça l'arrangeait plutôt pas mal de ne pas faire l'inverse. Et admirez au moins la remarquable adaptabilité de mon langage aux situations.

EMILIE IS A PUNK

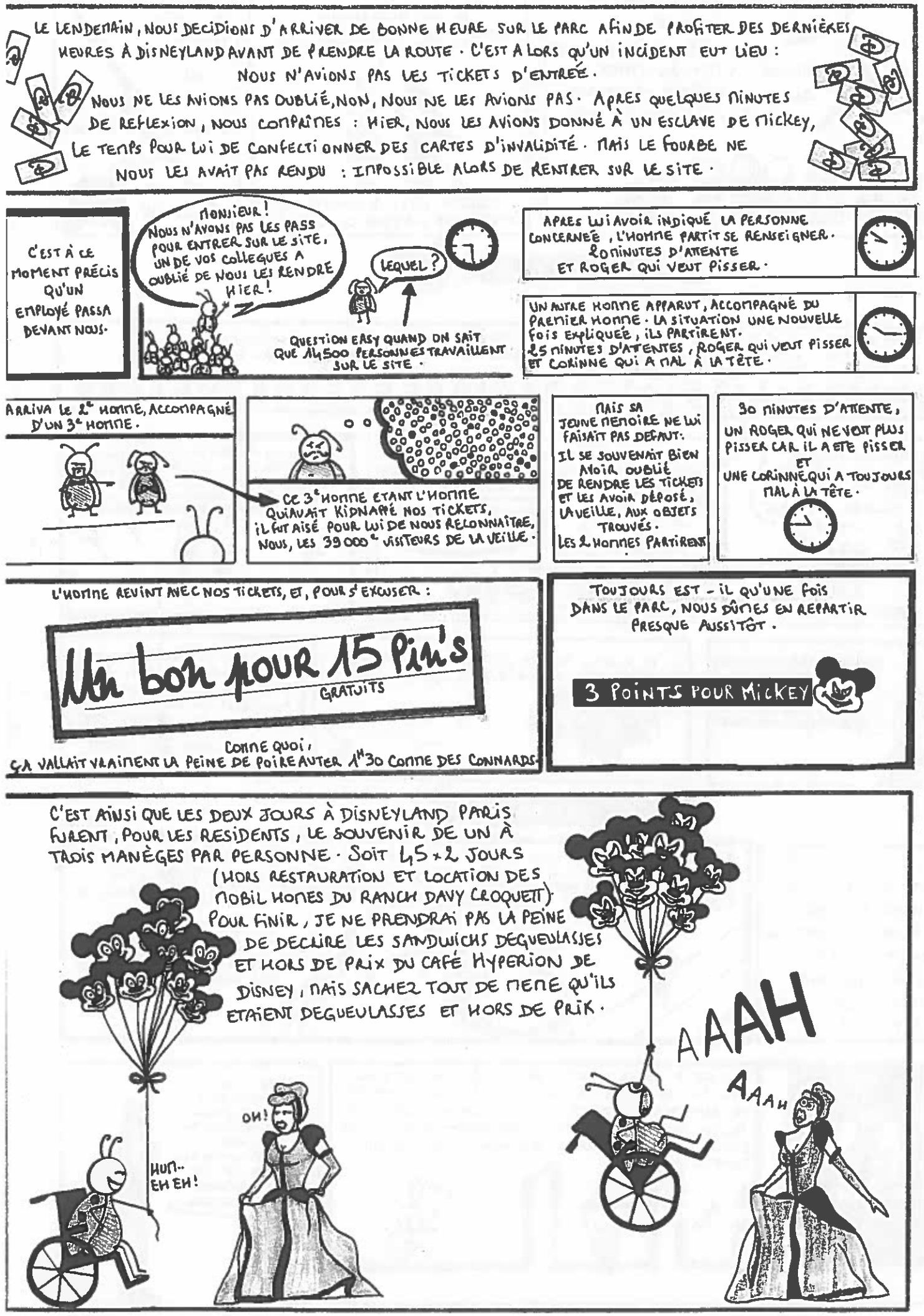
"Is your will about to quake and melt?
Let me help, let me help."
Bad Brains, *Let me help*

1

Aujourd'hui, c'est circulation alternée, la faute au pic de pollution. Coup de bol, le collègue qui habite près de chez moi, possède une voiture et bosse avec moi ce matin a le bon numéro de plaque. Ça m'évitera de me remplir les naseaux de pic de pollution sur mon vélo[1]. En plus on se pèle les miches en ce lundi de mars. Nous trouvons tout de même le moyen d'arriver en retard[2]. Le chef de service nous attend avec une gueule d'enterrement dans le salon de l'unité du bas. Il n'a pas du tout l'ambition de nous engueuler, il a une annonce à faire, et vu l'annonce, ce serait mal venu de nous faire

[1] C'est stupide comme réflexion non ? Ah, c'est pic de pollution, je vais pas prendre mon vélo, c'est dangereux, si j'allais au travail en voiture, pour une fois ? Grâce à cette réflexion, me voilà prémuni de toute tentative d'adhérer à Europe Ecologie quand je deviendrai vieux, con et de droite.

[2] Comme quoi, les voitures c'est vraiment de la merde.



MASTER CHANG

Emilie aime la musique. OH ! EMILIE AIME LA MUSIQUE ! Un flash, comme ça, qui percute mon cerveau. Mais oui, c'est vrai[25] ! Je dégotte mon mp3 et lui cale le casque sur les oreilles, en me demandant si elle ne va pas me le balancer à la figure. Tu veux de la musique ? Elle lâche un long Ouiiiiiiiiiiiii en soupirant, presque comme si je venais de la soulager d'une peine insupportable. Oh, je suis bien soulagé aussi. Maintenant, qu'elle veut bien du casque, qu'est-ce que je lui mets ? J'ai plutôt intérêt à me magner et à trouver la perle, parce qu'elle continue tout de même à tester la solidité de son siège.

Je tombe sur Fugazi d'abord, mais non, c'est pas le moment de tester[26]. Je fais défiler les noms et mon scepticisme va crescendo. De la house ? pas le moment non plus, pas de punk, pas de noise, il me faut un truc qui relaxe, elle aime bien ma compil' de cumbia au foyer mais est-ce que j'ai des trucs comme ça sur moi ? Vivaldi. J'ai mis du Vivaldi sur mon mp3 ? Il semblerait bien. Va pour Vivaldi. Le Printemps, c'est guilleret[27].

C'est radical. Merci Antonio. J'ai mis lecture et il a fallu une poignée de millisecondes pour qu'elle se détende. J'en reste sonné. Elle semble prendre son pied à vrai dire. Ouf, je commençais à avoir chaud aux fesses. Les gens autour de nous ont retrouvé leur sourire légèrement niais en la voyant ainsi rassérénée.

---

[25] Enfin, c'est vrai, tout le monde aime la musique après tout. Elle a ses goûts, Emilie, comme tout le monde, mais je n'ai pas encore tout cerné, et quand elle n'aime pas… bref, pas besoin de faire un dessin.
[26] Quoique *Waiting room* serait plutôt adaptée à la situation…
[27] C'est le moment officiel où vous avez le droit de vous foutre de ma gueule.

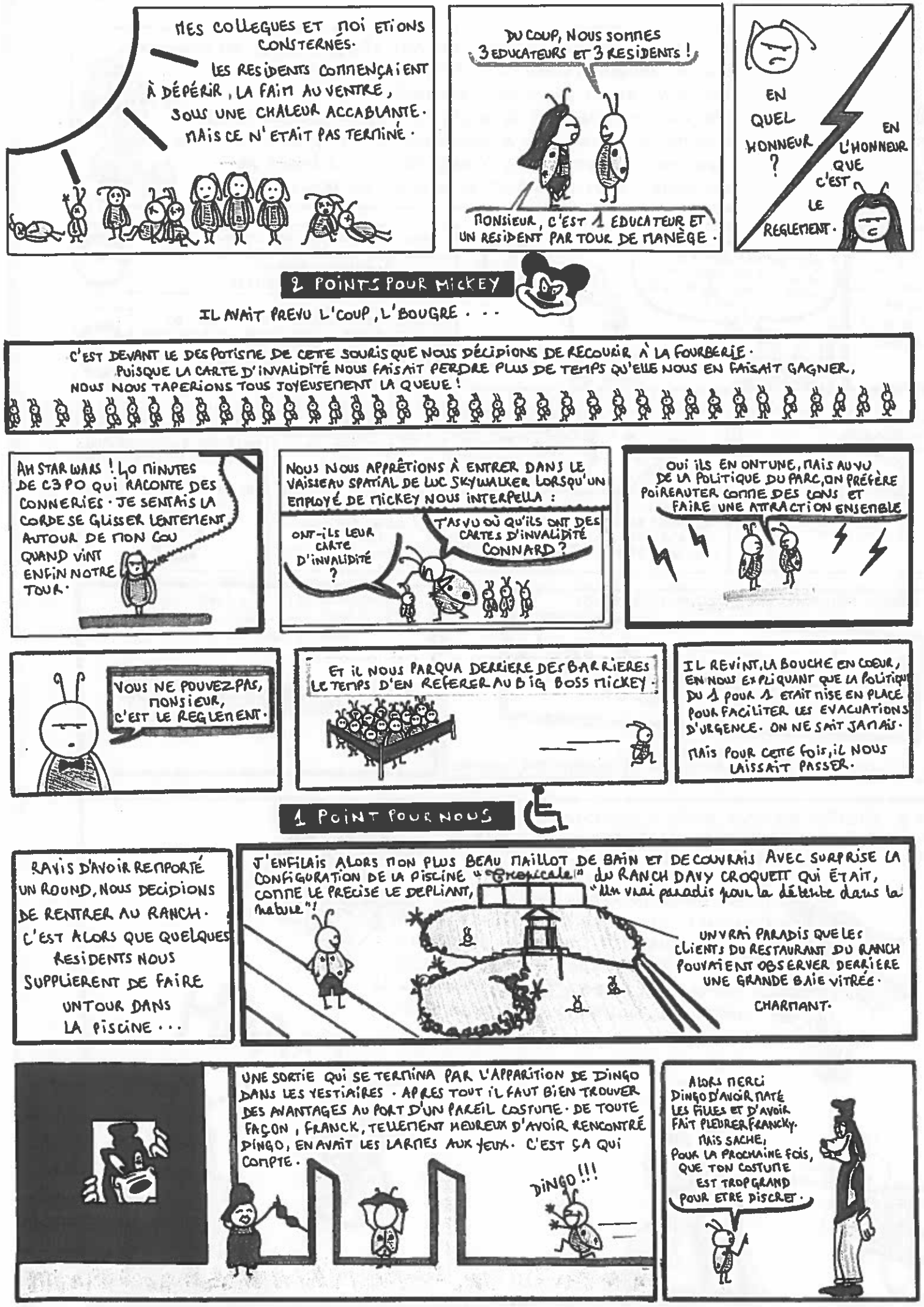
Benoît n'est toujours pas revenu mais voilà qu'on nous appelle. Pas trop tôt.

On nous installe dans une salle et nous demande d'attendre, encore, le médecin ne va pas tarder. S'il vous plait, pas un connard ! Cela devient carrément long pour Emilie et Antonio n'est plus capable de grand-chose, elle ne veut plus de mon casque et s'excite sur la table d'examen, puis pisse dessus. Manquait plus que ça, et l'autre qui n'est pas encore revenu avec tes sapes. L'arrivée de la médecin a le mérite de la faire cesser de gueuler. Il était moins une.

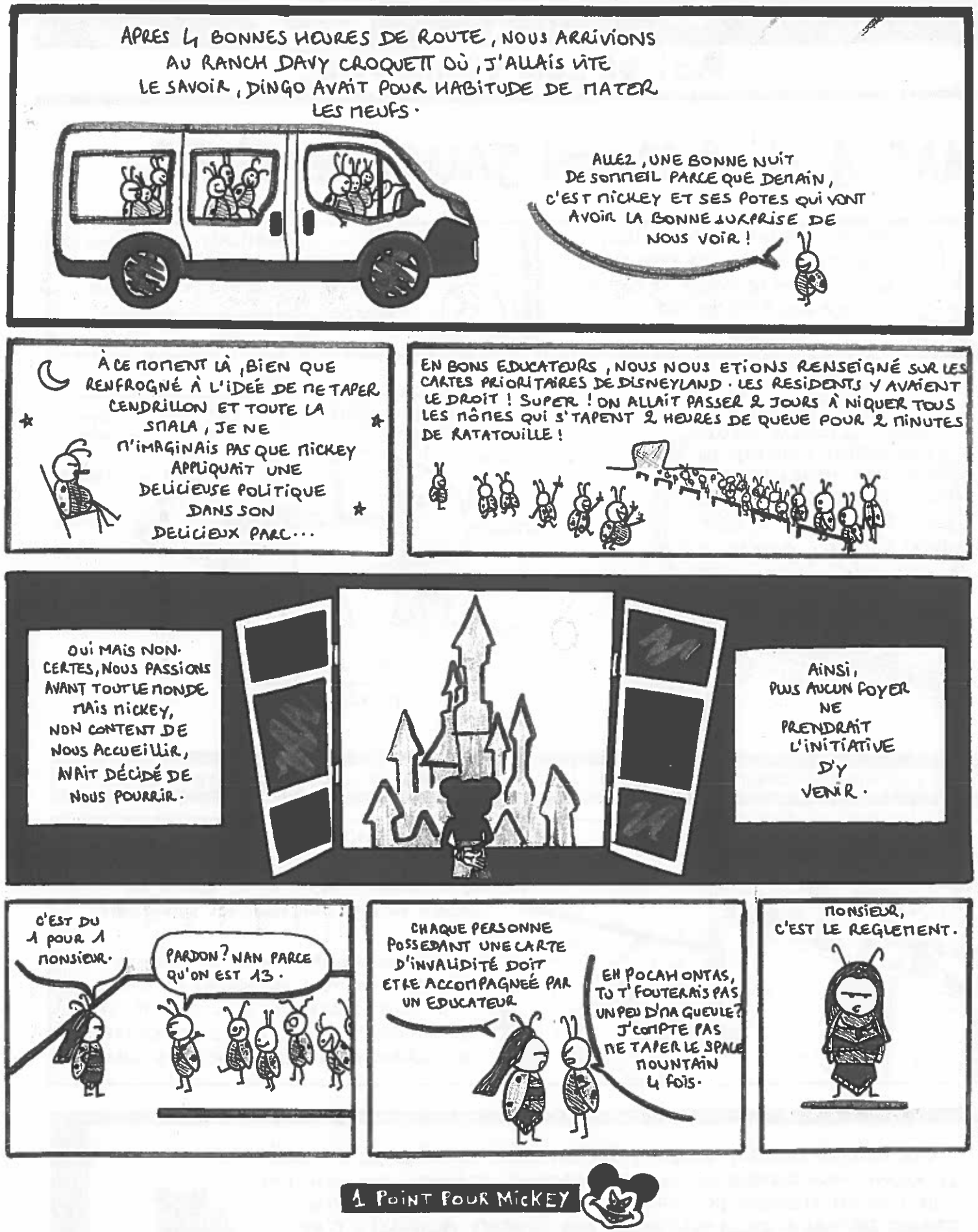
Monsieur, je vais vous demander de sortir, qu'elle dit, pleine d'entrain.

Oh, je ne suis pas sûr que ça soit une bonne idée, je dis en matant Emilie du coin de l'œil. Tchac-tchac, la médecin me regarde, regarde Emilie, Emilie braille un coup, elle me regarde à nouveau : oui, vous avez peut-être raison.

Et c'est fort docilement qu'Emilie s'installe correctement sur la table d'examen, un peu moins docilement qu'elle laisse la médecin lui tripoter le crâne, et beaucoup moins docilement qu'elle se laisse badigeonner d'antiseptique. Tout cela pendant que je me fais engueuler : pourquoi z'êtes venus ici, c'est pas le secteur, fallait aller là-bas, etc etc... La première baffe décolle au moment où j'explique qu'on y est déjà allés, là-bas, m'enfin voyez le résultat. Elle rate sa cible, mais la seconde, elle, fait voltiger le morceau de coton. Bin v'là



CHAP. 2 : DISNEYLAND, MON VIEUX PAYS NATAL*



* DISNEYLAND, MON VIEUX PAYS NATAL EST UN DOCUMENTAIRE REALISÉ PAR ARNAUD DES PALLIÈRES. POUR LA PETITE HISTOIRE, SACHEZ QUE, AVANT LE TOURNAGE, DISNEY A NEGOCIÉ UN DROIT DE REGARD SUR LES IMAGES TOURNÉES. EN REVANCHE, ILS ONT OUBLIÉ D'ABORDER LA QUESTION DU SON.

autre chose, mademoiselle. Et vlan, troisième baffe dans le vide[28]. Puisqu'on ne me demande rien si n'est de sortir puis de rester et de me faire engueuler, je décide de me rendre utile, et, tout en racontant calmement à Emilie que tout va bien se passer, t'es habituée, ça va aller vite, tous ces trucs débiles qu'on croit utile de dire dans ce genre de situation, je me cale rapidement à l'avant de la table et doucement, doucement, sans m'arrêter de parler, je passe mes bras sous les bras d'Emilie, et je serre, doucement, doucement. La dame me dit merci et prépare l'anesthésiant, et Emilie, elle, contre toute attente, se détend dans mes bras et soupire. Ouiiiiiiiiiiiii. Bon. A présent j'ai bon espoir que la médecin ne ressorte pas d'ici la mâchoire cassée, mais me voilà aux premières loges pour le spectacle : J'ai les yeux à trente centimètres du trou, et même si je trouve ça rebutant et effrayant, je ne parviens pas à ne pas regarder, malgré le nœud qui me serre les tripes. La piqure d'anesthésiant, d'abord, en plein dans la chair, beuuuurk, qui ne fait pas bouger Emilie d'un poil. Puis l'aiguille incurvée qui se meut en lacets aux travers des bords de la plaie et à chaque coup, la chair qui remue à l'intérieur sous mes yeux, que je n'arrive pas à fermer. Saisissant[29]. Heureusement, je n'ai encore rien bouffé. Heureusement, aussi, Emilie est aussi détendue que si elle marinait au spa.

---

[28] Deux heures d'attente ensemble, ça crée des liens non ? V'là qu'Emilie colle des beignes quand on cherche des noises à son sparring-partner ! ou pas...

[29] Avant de vous gausser et de dire que j'en fais tout un plat regardez des tutoriels de suture et dites-moi si vous n'avez pas des petits picotements dans le ventre, vous aussi.

Heureusement, encore, elle ne s'est pas fait charcuter par un squale : la représentation est bientôt terminée.

Et voilà ! A peine la dame en blouse a-t-elle fini son affaire qu'Emilie bondit à terre, ravissante, fringante, allègre, la poire fendue par un sourire vif et appuyé. En voilà des manières ! Quelques merci madame plus tard, nous retrouvons Benoit dans le hall, qui a raté le show mais a rapporté des fringues pour Emilie.

De retour au foyer, je ramène Emilie dans son unité. Le chef de service est planté là, discutant avec la relève de l'après-midi. J'ai aussi droit à mon merci. Je prends le temps de le savourer[30] avec une bonne roulée avant de constater qu'il est presque 15 heures. Le temps de passer un coup de fil à la maman d'Emilie, qui, elle, en a vraiment vu d'autres, et tchao tout le monde, bye bye et à demain.

Je te paye une pinte ? C'est Miguel qui m'alpague en se bidonnant.

Celle, là, gars, je crois que je l'ai pas volée !

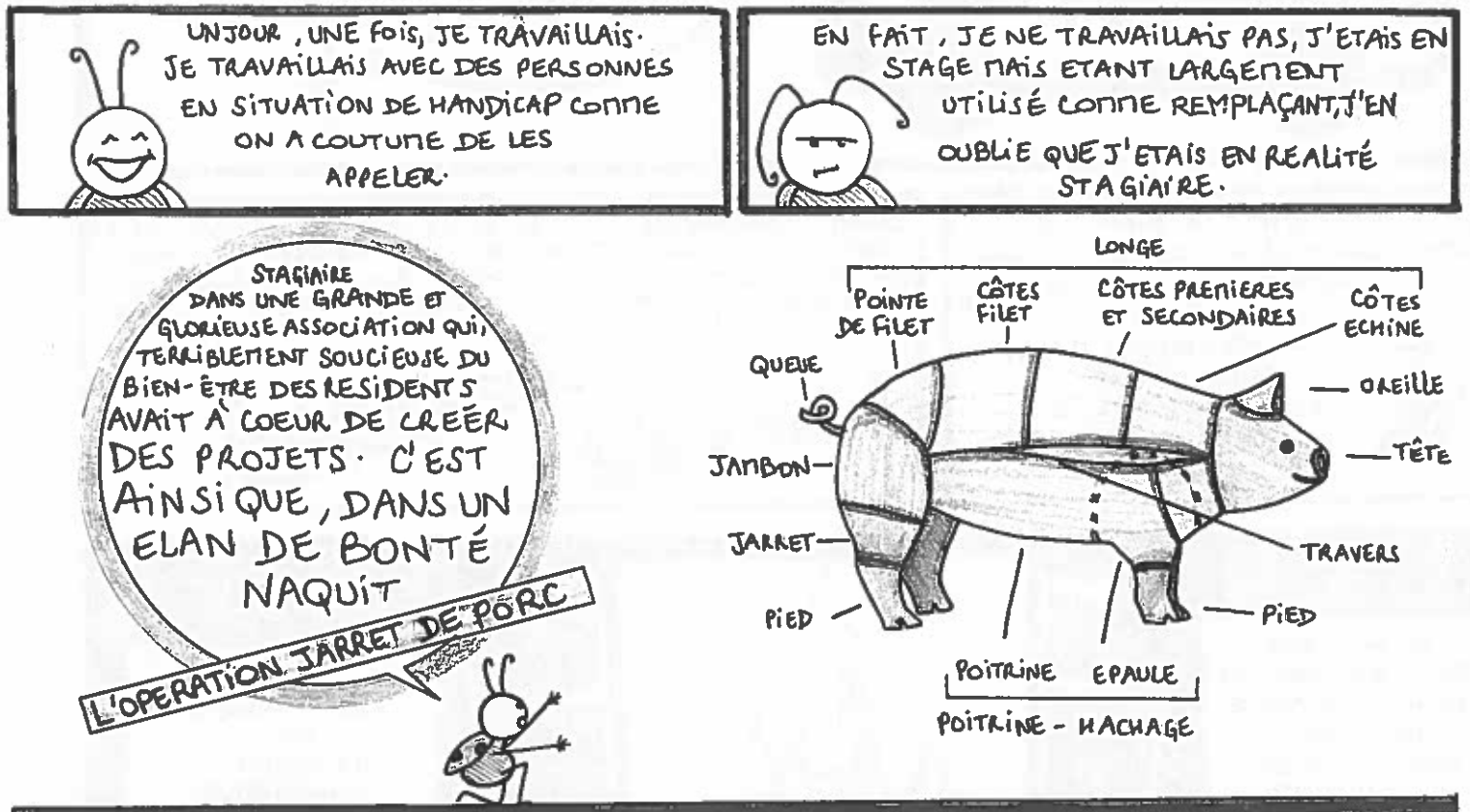
Sandrino Di Mosca

[30] C'est pas souvent, qu'on vous remercie, croyez-moi.

LE VILAIN

ROI DE SON VILAIN PARC

CHAP. 1 : L'OPERATION JARRET DE PORC



IL N'ETAIT EVIDEMMENT PAS QUESTION DE JARRET DE PORC MAIS J'AI CHOISIS D'ANONYMISER L'OBJET DU DELIT.

UNE FOIS LES JARRETS VENDUS, LE NOYAU DECISIONNAIRE DE L'ASSOCIATION SE REUNIT POUR DISTRIBUER ARBITRAIREMENT LES FONDS EN FONCTION DE L'INVESTISSEMENT DES DIFFERENTS FOYERS DANS L'OPERATION JARRET DE PORC ET DE LA PERTINENCE DES PROJETS PROPOSÉS. C'EST AINSI QU'APRES S'ETRE COLTINÉ DU JARRET, LES RÉSIDENTS PURENT RENCONTRER MICKEY.

déjà de prendre rendez-vous, par mail, sinon c'est pas marrant. Ensuite il faut passer de grandes portes fermées (qui départagent le rêve et la réalité : Le rêve c'est les petits cafés, les petits gâteaux, les chouquettes ; la réalité c'est les « chiquettes »). Bref tout cela pour dire qu'il y a un grand fossé entre les éducs et la direction de l'institution dans laquelle je fais le flic.

Pourtant...
Pourtant il y a tellement à faire...
Pourtant, il y a tellement de chose à construire et à réparer dans ces lieux de vie.

Dans mes rêves, mon métier, c'est d'échanger, de construire ensemble, de chercher sans cesse de nouvelles réponses, de créer, de se casser la gueule, se relever, avancer, regarder derrière, de peindre, de rire, de se prendre dans le transfert et de le travailler, de penser, de panser, d'écouter, d'entendre l'infiniment petit. Mon métier c'est le plus beau métier du monde... Mais la réalité est là, elle guette...

« CHIQUETTE ».

Ça vient par derrière... Et ça fait mal...

Il y a tellement à construire sur la question de la « chiquette ». Déjà la question du « pourquoi chiquette ? » : en découlerait toute une analyse et tout un tas de réponses aussi passionnantes les unes que les autres. Et encore, je ne vous parle pas du « quand chiquette », celui-là il est ouf... Mais, je m'arrête là, car dans notre métier, il paraît qu'il faut exécuter, il ne faut pas penser !

Tout cela pour dire qu'en pensant la « chiquette » on pourrait reconstruire toute une institution. Mais pour cela faut-il penser des temps de réunion ensemble, ensemble signifie toute l'équipe éducative et non pas le quart. Hahaha c'est beau le social, ça me donne envie d'être éducateur... Merde je le suis déjà, j'avais oublié.

Mais donc, cela voudrait dire qu'en vivant le terrain, et en créant des espaces pour en discuter, on arriverait à construire et à faire de l'éducatif... « chhhhhhiiiiiiiiQU.....

Cordialement !

Bdischeli

JE TE LAISSE, JE VAIS FAIRE DE LA RUE.

— PRINTEMPS, AUTOMNE, ÉTÉ, HIVER ET PRINTEMPS —

Il est temps de plier le bouquin, les portes du tram' se sont ouvertes. Terminus, la traduction dans toutes les langues et vite, par petites foulées, on rejoint l'avenue principale. On se dépêche de zipper la fermeture du manteau, un froid de canard sévit, le ciel est gris et lourd. Avant d'arriver, je sors toujours la clé du local de ma poche, bien prêt à l'insérer dans la serrure grisâtre. Aujourd'hui, les volets métalliques grincent, ils s'arrêtent, font une pause en cours de route, comme s'ils étaient fatigués de se recroqueviller dans l'air frisquet. Si j'ai ouvert le local, c'est que bien sûr il n'y a personne, tout est encore un peu sombre. Je prends le temps d'allumer, préparer un café, j'allume l'ordinateur pour faire quelques recherches pour une sortie prévue en fin de semaine.

Les temps se font plus durs, plus solitaires. Les deux collègues qui m'ont accueilli sur le quartier, celle dont je vous ai parlé, sont parties en congé maternité. La troisième collègue est en formation cette semaine. Ma chef de service chapeaute deux équipes, jongle entre réunions et obligations. Je suis donc seul, il faut s'y faire. Je bois mon café, j'ai terminé mes recherches. Dehors, le ciel est toujours si gris, je sors et je prends la rue Merlan. Il y a un petit groupe auquel je fais toujours attention, j'essaie de caser les bonjours respectueux en leur serrant la main et pour les jours de chance je tâte un peu voir si je peux m'arrêter discuter. Je mets un pied dans le quartier et il commence déjà à flotter. Putain, c'est bien ma veine. Aujourd'hui, j'avais le temps de faire de la rue. Je continue mon tour, vaille que vaille. Je sors la capuche. Bien évidemment, je sais pertinemment que c'est inutile, qu'il n'y aura pas une âme, qu'il n'y a qu'un abruti d'éducateur pour aller trimballer ses guiboles un jour de flotte en plein hiver, parce que faire de la rue fait partie de ses missions à la con.

Bon, je passe faire un coucou au Centre Social, discuter du temps de merde (cela s'appelle entretenir ses relations partenariales), un coucou au gymnase pour voir le gardien (cela s'appelle tisser un lien de confiance avec les personnes ressources du quartier), poireauter quelques minutes avant la sortie du collège, le long des barrières vertes pour serrer les mains pressées des jeunes qui n'ont qu'une envie, courir chez eux pour se mettre à l'abri (cela s'appelle impliquer la dimension temporelle des accompagnements en s'étayant sur les espaces-clés qu'offrent le territoire d'intervention pour faire de cette présence un repère que les jeunes pourront solliciter). Je reviens au local et je m'assois un peu.

Voilà la journée dure, celle qui vous colle un poids dans l'œsophage. La journée dure ne dure pas longtemps, 3h grand maximum. Vous n'avez pas rempli votre agenda, ce qui est bien, ce qui vous laisse disponible à la rencontre, à l'inattendu. Et rien ne se passe. Rien du tout, vous sortez, il fait moche, le vent vous cogne sur la gueule, vous vous sentez inutile et le temps s'étire, se diffuse dans l'atmosphère avec une saveur amère. Vous vous demandez ce que vous foutez là, si vous tiendrez longtemps dans ces conditions, si vous êtes fait pour ça, combien de temps ça va prendre, si vous êtes un bon éducateur malgré tout, si

vous êtes feignant, si vous êtes juste malchanceux aujourd'hui, si le temps va changer, si vos collègues vont revenir, si de manière générale vous avez besoin des autres pour avancer, si vous êtes au fond assez autonome ou juste trop exigeant avec vous même, trop impatient de percer votre trou sur le quartier, si vous avez peur parce que vous ne savez pas trop vous y prendre, si vous seriez mieux dans une institution où il y a toujours ces murs qui vous entourent, si vous êtes simplement en train d'apprendre à gérer une frustration inhérente à ce métier ou encore si demain vous direz de cette journée : « Bon sang mais je ne m'en étais pas rendu compte, mais il s'est passé quelque chose hier ! ». Vous vous mettez alors à rêver à ce à quoi vous pourriez ressembler après quelques années de métier. Ces moments de solitude, vous les vivriez avec philosophie, sans crainte, vous auriez un tour dans votre sac pour y parer, un partenaire que vous n'auriez pas vu depuis longtemps, un jeune vous aurait de toute façon sollicité très vite pour un accompagnement urgent, une mission de premier ordre. Ces moments-là vous sembleraient loin, une souffrance de jeunesse, de vos débuts professionnels...une souffrance de jeunesse... Vous sortez de cette rêverie. Souffrance de jeunesse... Vous vous demandez si vous êtes là pour vous fustiger, si au fond vous ne cherchez pas à vous prouver quelque chose, à vous confronter à ce qui pourrait vous endurcir... Bref, c'est sans fin.

CHIQUETTE

Chronique du quotidien d'un éducateur

Vous reprendrez bien une petite chiquette ?

« Hé nique ta mère ! ». Jô vient de réagir à l'énième tarte qu'il vient de se prendre sur le haut de son crâne chevelu.

Les enfants appellent cela des « chiquettes ». Toute la journée c'est « chiquette » sur « chiquette ». Une chiquette c'est une tape, sur la joue ou sur le crâne, si possible discrète, mais qui doit faire le plus de bruit possible : « CLAC », ça c'est une belle « chiquette ». Ça doit claquer une « chiquette ». Elle se doit d'offusquer et de faire réagir son monde. Une chiquette naît aussi d'un regard agressif (ou ressenti comme agressif), d'une provocation (ou ressentie comme une provocation) ou d'une insulte (là, pas de doute : fils de pute est une insulte). Il y aussi la « chiquette » gratuite, qui est assez fréquente.

La règle de la chiquette c'est de répondre. Une chiquette appelle une autre chiquette. C'est un concerto crescendo, qui finit souvent en baston générale.

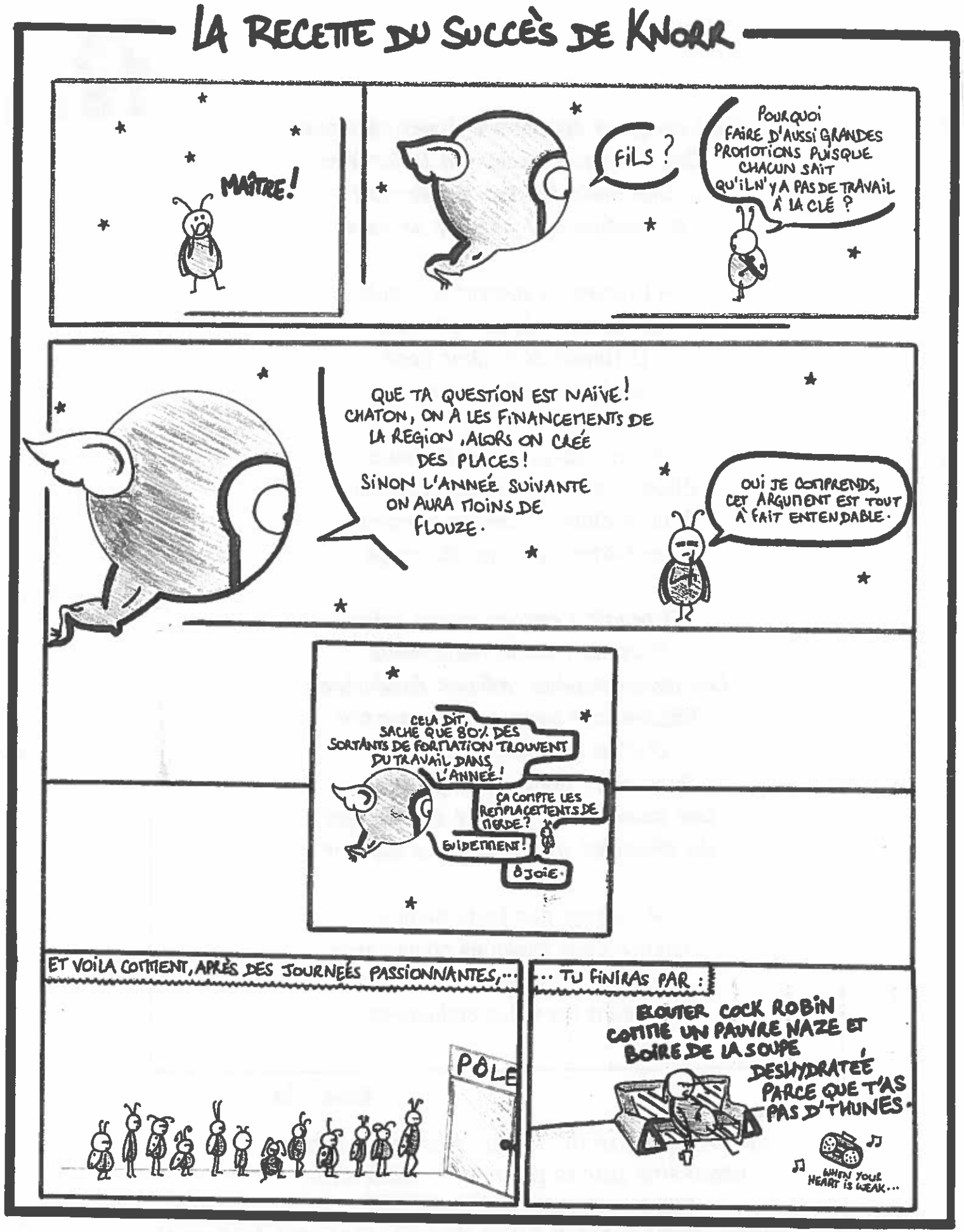
Sans transitions et sans chiquettes...

Pfff, des fois je ne sais plus... Je ne sais plus comment travailler, dans cette urgence quotidienne où rien ne se construit (institutionnellement parlant. C'est un sentiment et pas une vérité ; quoi que, je ne pense pas être dans le faux).

Je suis flic, agent de l'ordre, brailleur, agent de sécurité, mais une chose est sûre, je suis rarement éducateur en ce moment...

Encore sans transitions, mais cette fois avec chiquettes...

Je sais pas ce qu'il se passe, mais...
Non je n'ose pas...
Allez si j'ose...
Hé bien je mettrais bien une petite « chiquette » à ma direction...
Une toute petite, allez juste une, pour les réveiller, derrière l'oreille... Quoi que, mettre une « chiquette » serait presque trop facile. Non la plus grosse difficulté c'est



MASTER CHANG

*

A nouveau assis dans le tram', je lâche mon bouquin le temps d'une réflexion. C'est dingue comme les états d'âme vont et viennent. Je repense à la semaine dernière, cette journée sous la flotte et j'ai le sentiment de l'avoir totalement effacée, elle s'est envolée dans un sommeil de plomb pour aller perler sur les herbes qui jonchent quelques coins d'Aubervilliers, j'habite là-bas désormais. On devrait insister là-dessus en formation d'éducateur, qu'il s'agit aussi de lutter contre ses propres démons. Je sors assez guilleret sur l'avenue principale, m'arrête à la boulangerie acheter des viennoiseries pour la réunion, on fait ça à tour de rôle, selon l'envie. J'ai sorti la clé, prêt à l'insérer, mais je distingue déjà la lumière dans le local. Les collègues sont arrivés, je presse le pas.

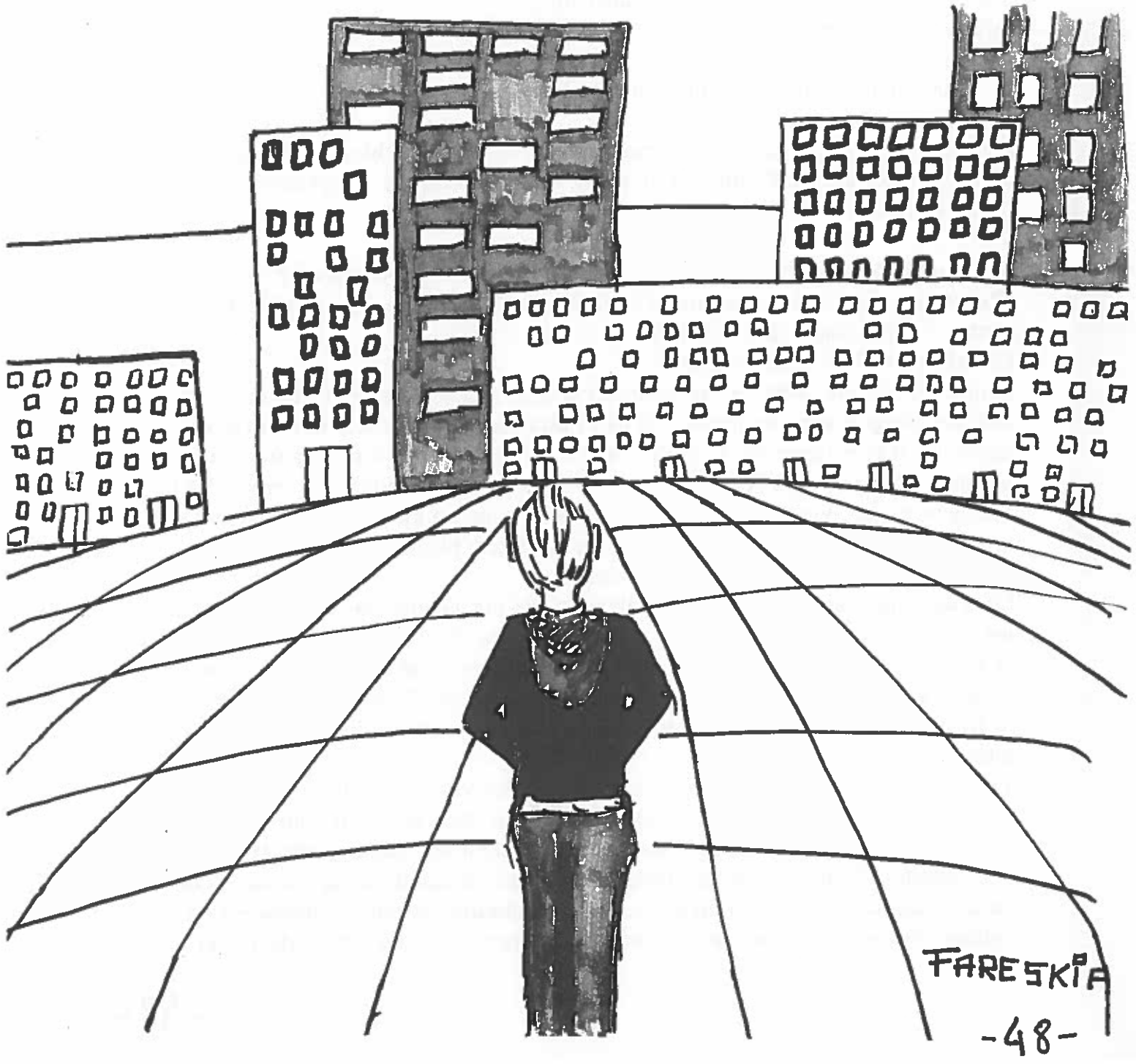
- Alors on fait un ordre du jour aujourd'hui ?
- Ah oui oui, l'ordre du jour. Bon qui prend les notes déjà ?
- Je veux bien.
- Bon, un point sur les infos institutionnelles...

J'ai préparé un peu de matière à ramener pour le tour de table. On expose un peu nos situations, nos difficultés du moment, ce qui prend, ce qui avance, ce qu'il faut organiser en équipe etc.

- Tu veux commencer ? C'était comment la sortie vendredi dernier ?
- Plutôt bien. Agité quoi, comme d'habitude avec eux hein ! J'en avais 5, Yanis, Omar, Teddy, Moussa et Ydrissa.
- C'était quoi déjà comme sortie ?
- Hmm... C'est une sorte de parcours intérieur. Les jeunes sont en équipe et doivent progresser ensemble, y'a des quizz, des labyrinthes, une sorte de parcours d'accrobranche à la fin. C'est intéressant dans les dynamiques de groupe. Pour le coup, j'ai trouvé qu'ils étaient assez soudés. Par rapport à la dernière sortie, vous vous souvenez, c'était avec ce groupe-là la brocante, les soucis d'argent à la fin et Teddy qu'avait une place un peu particulière.
- Et qu'est-ce que ça a donné cette fois ?
- Le trajet aller, super, pas mal de discussions sur l'école, les difficultés pour les uns, les profs casse-bonbon pour les autres. On a été manger au Flunch, le bâtiment se trouve juste à côté d'une galerie marchande. Ils avaient un budget à ne pas dépasser, ils ont vraiment respecté. Ça a débordé un peu sur le trajet du retour dans le camion. Ils sont très portés sur la sexualité, des ados quoi...
- T'as pu en parler un peu avec eux ? Ou ils sont vraiment dans la provoc' ?
- On en a parlé quand même. Surtout au repas et dans les temps de ballade entre deux. Ils questionnent beaucoup, forcément sur des aspects très personnels. J'essayais de leur renvoyer un peu la question, savoir ce qu'ils en pensaient. La question du sexe, des sentiments, ils ont commencé à en causer. Après, c'est clair qu'ils sont dans la provoc', à en parler de façon très

vulgaire. C'est surtout le comportement de Teddy qui me pose question. Il est vraiment limite, parfois irrespectueux. Sur le trajet du retour, il a fallu que je m'arrête, il avait commencé à regarder du porno sur son téléphone et à montrer ça à tout le véhicule. J'ai dû discuter avec lui assez longtemps pour qu'il comprenne que c'était pas possible, que y'a des choses de l'ordre de l'intime et des limites qu'il peut pas franchir comme bon lui semble.

- Oui, il est dans le passage à l'acte, la démonstration. Ça donne l'impression qu'il vient chercher un peu ta réponse là-dessus. T'auras l'occasion de le revoir cette semaine, peut-être en reparler avec lui ?
- Oui, c'est un habitué de l'accompagnement à la scolarité. Je reverrai ça avec lui...
- Oui justement, l'accompagnement scolaire, comment c'était ? ···



Le temps d'apprendre à ses dépends
Que les yeux peinent à la lumière
Une main tendue simplement
A l'enfant qui joue et se perd

A l'heure où sonnait à l'école
Le moment de se retrouver
Il fumait son tabac posé
Sur le banc de notre cité

Assis, sali pire que de boue
Elles se sont jetées sur l'homme
Pour le chasser comme personne
Peut-être, le rouer de coups

Il tenait l'enfant d'une mère
Près de l'école maternelle
Les mains nouées, mêmes éphémères
Résumaient pour eux l'essentiel
Il s'en est allé maintenant
Retourné, juste, à la poussière
Les deux mains jointes simplement
Au chapelet des voix qui s'élèvent

A la page des faits divers
Ouverte dans quelques chaumières
La vie de ces traînes misères
Divisent les villes ordinaires

emel·tR

«Mort pour avoir voulu aider une enfant,
assassiné par la peur et l'intolérance,
repose en paix J-C BASSET»
(Un mot anonyme affiché en bas de la cage d'escalier où résidait J-C Basset)

MAL HABiLLÉ SURTOUT

Un homme à terre et à genoux
Sali, mal habillé surtout
Pris à partie d'une cohorte
En ville, ... comme il y en a beaucoup

On voyait bien l'intéressé
Traîner la jambe dans le quartier
A peine à quelques jets de pierre
De l'école de la cité

Il tenait l'enfant d'une mère
Près de l'école maternelle
Les mains nouées, mêmes éphémères
Résumaient pour eux l'essentiel
Héritiers d'un coin bleu de ciel
Sous les averses de l'hiver
Une main tendue simplement
A l'enfant qui joue et se perd

Il s'appuyait longtemps dehors
Aux arbres coutumiers du sort
Et n'éprouvait aucun remord
A les arroser du bon pied

Il parlait souvent haut et fort
Aux pièces vides de décor
Et riait parfois seul encore
A la tête du monde entier

Il tenait l'enfant d'une mère
Près de l'école maternelle
Les mains nouées, mêmes éphémères
Résumaient pour eux l'essentiel

Les petites habitudes commencent à s'installer. Voilà quelques mois déjà que chaque mercredi, je retrouve un groupe de filles au gymnase, pour l'entraînement de Double Dutch[1]. L'idée de cet atelier a été mise en place l'année dernière par ma collègue Awa. C'est moi qui ai repris le projet. Chaque semaine, un entraîneur vient pour nous venir en aide et animer la séance. Il y a trois filles (Asia, Shainez et Lydia) qui sont au cœur de ce projet qui a pris une belle ampleur, en partenariat avec une association d'éducation populaire. L'objectif étant pour nous, en premier lieu de proposer un lieu de rencontre autour du sport, principalement pour les filles qui sont bien moins visibles dans l'espace public que les garçons. Et ensuite, de fédérer un noyau de jeunes autour de ce projet, afin de transmettre cette pratique, la dynamiser et l'amener sur leur territoire et à diverses occasions (fête de quartier, démonstrations...). La vie de cet atelier suit son cours, certaines séances on se retrouve à quinze, d'autres à 3, il y a toujours ce côté imprévisible. Les rencontres qui s'y font apportent tantôt le partage et l'ouverture, tantôt une certaine jalousie ou rancœur à d'autres moments. Pas évident bien sûr de faire accepter que cet espace reste ouvert et disponible à toute personne qui le souhaite et cela malgré les affinités qui existent ou n'existent pas entre les jeunes. Mais cette séance nous amène à d'autres considérations.

Je le vois, je le sens qu'aujourd'hui je suis le mauvais objet pour Shainez. Elle lance de petites piques, passe à côté, évite mon regard, pas moyen de tourner un peu à l'humour. Elle m'a pris en grippe. On essaie de passer à autre chose, mais elle force un peu le trait et bien sûr elle sait que cela m'irrite. Je tente la méthode compréhensive « ça a été ta journée ? T'as pas l'air de super humeur », la méthode humoristique « Ok, bah si c'est comme ça, moi non plus je te parle plus Shainez », mon dieu je rame, je sens que je suis pas très bon, qu'au fond ça m'énerve, alors sans trop maîtriser, je passe à la méthode autoritaire : « Oui enfin y'a un moment où ça devient du manque de respect »... Rien ne prend. Et ça finit par me gâcher la séance, j'essaie de prendre du recul, comprendre pourquoi ça m'affecte, après tout, c'est le genre de situation assez courante.

Oui mais cette fois, ça ne vient pas de nulle part. Je sais qu'on a eu cette prise de bec la semaine dernière pendant une sortie. En revenant dans l'après-midi, on passe à la boulangerie acheter un goûter. Je leur donne un budget à ne pas dépasser, quelque chose comme 3 euros. Ce qui fonctionne très bien pour Asia et Lydia, mais Shainez non. Shainez, elle veut le flan et la canette et ça doit coûter 4 euros, alors par soucis d'équité, je dis non et puis c'est la règle, j'instaure une règle, c'est de ça qu'il s'agit pour les éducateurs. Mais Shainez n'apprécie vraiment pas cette règle. *Pourquoi ? C'est complètement arbitraire ?* Début des négociations, de la joute verbale. *C'est comme ça. Mais vas-y pour un euro. Et alors, tout le monde a pareil. Pour un euro, tu veux pas, nan mais c'est abusé, le radin.* Je m'embourbe

[1]Le Double Dutch est un sport qui consiste à faire tourner deux grandes cordes à sauter simultanément. Une troisième personne peut alors entrer et sauter dans les cordes, faire des figures, de la danse...

là-dedans, ça s'échauffe, j'essaie de couper court mais ça ne marche pas, je finis par céder, mais ça serait trop facile. *Vas-y, prends le flan et la canette parce que là ça me saoule. Bah nan maintenant j'ai plus envie, j'ai plus faim, c'est mort.* On remonte dans le camion et là c'est l'apothéose, elle en parle pendant tout le trajet. *Non mais vous vous rendez compte, pour un euro, c'est hallucinant. Je le pensais pas comme ça. Shainez, je suis à l'avant du camion là, je t'entends.* Oui, cette histoire m'a un peu chamboulé et les bouderies continuent, je pensais que ça serait effacé.

Le lendemain, par chance, c'est la réunion d'analyse des pratiques. J'expose la chose et je me rends bien compte qu'il y a là-dedans quelque chose qui me met vraiment mal à l'aise.

- Je sais pas si je suis allé trop loin, si j'étais trop rigide pendant cette sortie. Mais ça m'a énervé sur le moment.
- Elle était comme ça pendant tout l'entraînement ?
- Oui, ça a duré toute la séance.
- Qu'est-ce qui te dérange dans cette situation ?
- Je sais pas. Qu'elle réagisse comme ça, ça me paraît excessif. Et puis qu'elle me prenne en grippe.
- Est-ce que tu penses avoir eu raison ?
- Non, j'en sais rien en fait. Plus ça allait, plus je me demandais si je tenais pas tête pour tenir tête. Faire tout un foin alors qu'au final, je m'en fous de mettre un euro de plus pour son goûter. Y'a des choses plus importantes.
- C'est ça qui te dérange ?
- … Oui en fait sûrement. L'idée que je me sois planté complètement, que j'ai pas été fin dans l'histoire. Et que je puisse défaire ce lien avec les jeunes, alors qu'il est déjà difficile à construire.

Encore toute une histoire. On a réfléchi ensuite à ce qui pouvait décanter la situation, pour pas que ça s'envenime, montrer un premier pas, reconnaître que les éducateurs se plantent, sont cons des fois, fatigués et chiants. Son anniversaire arrivait le lundi suivant, on a essayé de réfléchir à quelque chose et puis, ma chef m'a dit en riant : « Achète-lui un flan ! ». On a ri et puis j'ai froncé les sourcils. « C'est pas bête du tout en vrai ». Les autres ont acquiescé. Alors le lundi suivant, Shainez a trouvé un flan dans une boîte en beau carton de boulangerie avec un mot : « Peut-être que je me suis énervé pour rien, alors on va pas faire tout un flan de cette histoire ! Joyeux anniversaire ». Je n'étais pas là le lundi, ma collègue lui a porté le cadeau. Le soir même, j'ai reçu un message : *Merci pour le flan, ça m'a fait trop plaisir !* Ça pourrait vous paraître dérisoire, mais elles sont rares, ces démonstrations, ces temps où on s'autorise un mot léger, sincère, où on se réconcilie sans se demander s'il y a une faille quelque part. Ma collègue m'en a reparlé. *Tu l'aurais vue. C'était comme dans le camion, elle en a parlé toute la séance. Nan, mais c'est trop sympa, j'en reviens pas ! Tu te rends compte ? C'est super attentionné !*

encadrer. Trois, c'est du luxe et ça n'arrive pas souvent. Alors, la répartition d'équipe en général, c'est tactique, un pour le cadre et l'autre qui virevolte entre toutes les demandes en français, en maths, en histoire qui existent. Plus ça va, plus ça devient étrange.

- *Conjuguer le verbe faire au passé simple du subjonctif. Oh là là… Heu attends, le passé simple d'accord. Faut que je me remette en mémoire, tu comprends, ça fait longtemps que…*
- *Comment tu t'es fait virer de cours cet après-midi !*
- *Faire au passé simple du subj… Oh ! Je me concentre là, pas de bruits.*
- *J'avais rien fait en plus et l'autre, tu sais ce qu'il me dit ?*
- *Pourquoi ils disent qu'au Moyen-Âge, les gens ils balançaient de l'eau bouillante ou je sais pas quoi…*
- *Attends, faire au passé… De l'eau bouillante, oui pour les ennemis du passé simple, heu…*
- *ARRÊTEEEEEEUUUHH ! T'ES PAS SERIEUX ?*
- *Je peux utiliser Thalès pour la démonstration ? C'est AB au carré et quoi déjà ?*
- *AB au carré égal… Bon, on arrête un peu de crier ! Que j'aie fait, que tu aies fait le théorème de Thalès oui. Que nous fassions AB au carré de l'huile bouillante…*

☆

Vient le mois de Novembre et avec lui les rayons de soleil se font plus rares. Le quartier prend des tons d'automne et les quelques feuilles qui survivaient là ont disparu. C'est désormais l'ère des congés maternité, Cécile et Awa sont parties, laissant les deux nouveaux en charge pour quelques mois. On craignait ce moment-là, avec notre intégration encore un peu bancale. On trouve notre rythme de binôme, on se répartit comme on peut.
Après les brefs signes de tête du groupe de la rue Merlan, je commence à avoir le droit au bonjour. Les choses vont, lentement, ça prend du temps tout ça… Quand on a de la chance, on croise quelques filles à Baudelaire, qui rentrent vite des cours. Quand un rayon de soleil laisse une chance à la Cité, quelques pères en profitent pour sortir faire un peu de mécanique. Quand on traîne en fin de matinée, le quartier est empli de gens qui vaquent à leurs occupations sans trop s'arrêter, des familles avec enfants en bas-âges, des poussettes, des jeunes qui commencent un peu plus tard, ceux qui rentrent manger… On remarque ainsi les petites habitudes et on tâche de prendre le pli.
Pendant une sortie Bowling, j'ai eu le droit à un petit cadeau. Quand on rentre dans le Bowling de Fontenay, on inscrit son nom au crayon pour que la dame vous le transfère sur l'ordinateur, qui affichera votre nom quand c'est votre tour de jouer. La dame a dû mal lire la fiche, ou plutôt si on est honnête j'ai écrit comme un cochon et le nom qui est sorti sur l'ordinateur était Gu. Les jeunes ont vu ça et c'est devenu un surnom. Enfin, certains m'appellent comme ça de temps à autres, mais ça a son importance…
Gu, enchanté.

Penn Koad

toujours s'y amuser un coup avant qu'on commence ce qu'on a prévu de commencer. Alors on s'échine d'abord à en faire venir un ou deux pour aider, puis on va surveiller 5 minutes, mais ça crie en cuisine alors on y retourne, on reprend le chemin de la salle aux punching-balls et on trouve le visage un peu rougi d'un tel, les gants d'un autre abandonnés par terre, un bout de toile arraché sur le punching-ball...et ainsi de suite. Le concerto se calme un peu le temps de la dégustation. On échange plus facilement autour de la table, la conversation arrive progressivement, sous les coups de couteaux, de fourchettes qui raclent l'assiette, les bulles des sodas qui semblent emplir l'air d'un gaz cotonneux et calme, les rires à pleine dents et les volutes de fumée qui s'évaporent lascivement dans la nuit, le charbon brûlant de la chicha qu'on distingue avec peine à travers les carreaux de la cuisine embuée... *La chicha ? La chicha ? Qui a emmené une chicha ? On vous avait donné une règle, une seule, pas de chicha. C'est bon ? Non c'est pas bon. Tant pis, on rentre.* On termine le ménage et c'est reparti. Tout le monde à bord. Le reste du mafé, les plats, on les cale dans le coffre. On se dépêche, y'a marqué 23h sur les autorisations de sortie. *Alors, récupérer la rue des graviers... J'espère qu'on les voit bien les panneaux bleus qui indiquent l'autoroute. Faut pas se planter.* Schplaff !
Silence, qu'est-ce qui se passe ? « C'est moi ou ça sent bizarre ? » « Si, si, ça sent grave ! ». Passer derrière le Jumper, ouvrir le coffre, se préparer au spectacle. Oh là là, le reste du mafé est tombé dans le coffre. C'est ça qui sent, la sauce au beurre de cacahuète...
Il faut encore déposer tout le monde et garer le Jumper au local. Ce sera tout pour aujourd'hui, je rentre.

✯

Tous les jeudis, rendez-vous dans la salle du Centre Social. On fait de la pub pour ça aux sorties d'école. *Y'a accompagnement à la scolarité ce soir, si vous voulez venir. Dans la salle de la tour A. Mais si, la grosse porte rouge. Vous toquez, on vous ouvre la porte. Nan, nan, si vous avez terminé, vous pouvez rentrer, y'a pas d'obligation...* 17h30, c'est toujours assez calme, les jeunes arrivent au compte-goutte. Les premiers devoirs se font dans un silence religieux, une ambiance intimiste et sérieuse. *Conjuguez le verbe « devoir » au futur antérieur de l'indicatif. Donc, conjuguez le verbe...futur antérieur...donc c'est dans le futur, mais avant...antérieur, donc le futur... Ah oui ! J'aurai dû. Donc tu auras ?* ··· Silence. On frappe à la porte. Yannis, Omar et Teddy sont sur le seuil. Ils ont les yeux bien ouverts, bien pleins d'énergie. Yannis entre en trombe, Teddy balance sa sacoche sur la table, Omar taquine les filles qui sont là, Teddy pousse un cri strident, Yannis prend un stylo à Omar, Omar se jette sur lui en explosant de rire, Teddy prend le stylo et se met à courir dans la petite salle.
OHHHHH ! Qu'est-ce que vous faîtes là ? C'est quoi ce bazar ? Vous empêchez tout le monde de travailler ! Rends-lui le stylo. Mais qu'est-ce que... Allez on se calme. Hé ! Sinon vous sortez les gars. Ça y est, où est passé le silence religieux ? Volatilisé, disparu, envolé, passé par la fenêtre comme un gentil souvenir. *Yannis, tu as quoi à faire ? Du français aussi ? On s'y met alors.* En général, on est deux à

✯

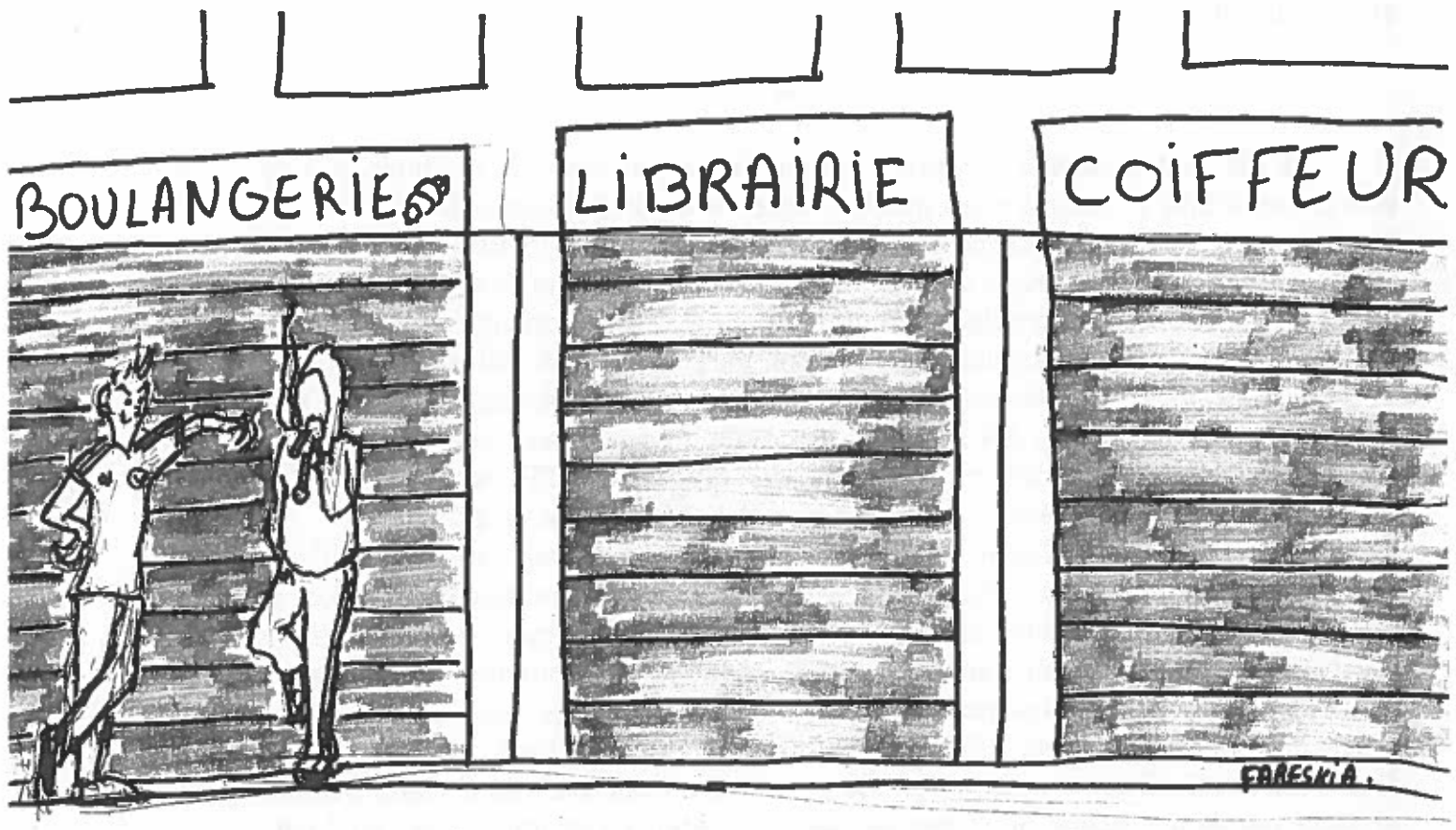
J'ai pris le Berlingo gris pour un accompagnement individuel cet après-midi. En passant devant le quartier, je ralentis le long de l'avenue pour contempler la grande barre. L'hiver cette année est froid mais sec, si bien que le ciel blanc fait rayonner le quartier. La politique des « grands travaux » a démarré, un énième plan de rénovation urbaine. La poussière dégringole avec des bouts de l'immeuble qui est percé comme un animal féroce dans son flanc. Le projet consiste à faire un trou au milieu pour ouvrir le quartier sur la rue. Les grues se mêlent aux tours et les concurrencent avec leurs bras gigantesques. Ces girafes d'acier manient des blocs de gravas, de terre, de poussières et de murs mêlés. Les engins démolissent en empruntant pièce par pièce des morceaux du quartier. Le mastodonte qui trônait là et abritait des centaines de familles, celui-là même qu'on pensait infaillible, qui tenait bon contre les vents, la grêle et les chaleurs lourdes s'effondre désormais comme un vulgaire gibier, une proie tombée en période de chasse. L'indou a fermé, il rouvrira quelques mètres plus loin, le long de la grande avenue que j'emprunte avec le Berlingo.

✯

La clé rentre dans la serrure, c'est la bonne, pas celle de ma maison. Les volets métalliques. Toujours les mêmes, mais ce matin j'attends Shorty. Un rendez-vous à 11h au local. Souvent en retard Shorty. Je repense à ma rencontre avec ce jeune. Très étonnant comme le lien s'est fait. A le croiser dans tous les interstices possibles et imaginables, une course au centre commercial de Rosny2, sur le voyage aller du tram, un banc dans un parc de la ville. Rarement sur le quartier au fond. Ça correspond assez bien à sa façon d'être, toujours entre deux plans, pressé, dynamique, dix mots à la seconde. L'air de rien, les conversations ont évolué, une discussion sur l'économie, ses études en BTS, ses projets, sa vision du monde, ses affaires, comment ça a dérapé pendant sa première expérience professionnelle, le monde des grandes entreprises, ses envies de partir en Afrique pour des projets humanitaires, refaire un coup, un dernier coup et se ranger pour de bon, trouver une copine, ne plus faire confiance, ne plus se laisser toucher, ne plus se donner à quelqu'un, son répertoire téléphoniques de numéros anonymes, sa solitude, pourquoi il a coupé avec ses parents, ses contacts à Hawaï et Hong Kong, l'inscription à Pôle Emploi, toucher le RSA. Tout cela dans des flots de parole continus qui font tanguer votre bateau à vous. Parfois il vient, s'installe et parle pendant presque deux heures sans s'arrêter. La première fois qu'il est entré au local : « Bon, ce qu'on va faire, c'est qu'on va se parler, je vais t'en dire sur moi et tu vas m'en dire sur toi, parce que ça doit aller dans les deux sens le partage ».

Il parle de tout sans interruption, mais jusqu'à récemment jamais de drogue, alors que son flot de paroles, son attitude vous laisse comme un indice assez clair. Et puis un jour, c'est tombé. Sa consommation, son addiction, ce dont il se rend compte. Brusquement ça a été comme un coup de déprime. Il me regardait avec une moue assez triste. Je suis à l'ouest. De toute façon, tu ne fais

rien de bon avec cette merde. Tu peux pas te concentrer, ça te met dans tous les plans foireux. Je dois arrêter pour me reprendre. Bordel, j'ai coupé avec toute ma famille parce qu'ils me font plus confiance. Mon père. Tu me fais penser à mon père, ta façon d'être je sais pas. Faut que j'arrête cette merde. 11H30, je crois qu'il ne viendra pas aujourd'hui. Un rendez-vous raté, ça viendra. C'est drôle ça Shorty. J'y repense et je ne l'ai jamais accompagné nulle part, on devait s'appeler pour mettre ça en place et ça ne se faisait jamais pour les formations, les démarches. Je crois qu'il s'en foutait, il n'avait pas besoin qu'on l'accompagne. Au fond, il me l'a dit clairement, ce dont il avait besoin. *Je l'aime bien ce local, tu peux rentrer, parler sans être jugé. J'ai plus grand monde à qui parler. On devrait en faire plein des lieux comme ça. La terre devrait être un local.*



Tu es blond, mais pourquoi tu te coupes pas les cheveux, ce serait mieux, je peux te le faire si tu veux. Alors comme ça, tu vas travailler ici ? T'habites où ? Malakoff, c'est où ça ? Ah oui, Porte d'Orléans, je connais. Tu es marié ? Non ? Pourquoi ? T'as déjà fait du Double Dutch ? Hé Awa, il revient quand Rédouane pour nous entraîner ? On veut prendre du niveau ! Il va y avoir des formations ? On va à la fête de l'huma ? C'est quoi la fête de l'huma ? La rentrée ? Bah ça va, le lycée quoi... Hé t'as qui comme prof principal Shainez ?
C'est la rentrée, on discute comme ça, dans un gymnase quasi-vide, autour d'un poste radio rouge, assis en tailleurs et on fait connaissance.

☆

Un réparateur de vélos est venu sur le quartier. Les gamins se sont pressés sur la place du bas. Le type aux vélos est surmené, ses pièces de rechange et sa caisse à outils font fureur. Comme la place est en contrebas, le soleil diminue et l'ombre des tours donne à l'ensemble une clarté contrastée de fraîcheur. Sur les bancs, moi qui ai commencé à repérer les visages, je discutaille avec qui veut bien s'arrêter un peu.

☆

Ce soir, avec Awa, nous emmenons un groupe de grands, des « presque majeurs » cuisiner et manger à la salle Flavigny. Je décolle avec le Jumper, garé près du local. Le monstre rutilant de 9 places en impose, mais il est un signal pour les jeunes, un signal de départ. Comme à chaque trajet, la guerre éclate pour savoir qui va monter à l'avant. Un combat de coqs qui signera le droit à un ou deux chanceux de surplomber les autres, assis sur un trône où il peut prendre le reste du convoi de haut, tout en disposant d'une vue dégagée sur les perturbations de l'A3.

- Pschhhht Vous en êtes où ? Je suis à la salle.
- Ouais deux secondes, le frein à main...pschhht.
- Démarre !!! Hé t'es pilote ou pas ? Tu conduis comme un vieux toi c'est sûr !
- Fathi ! S'il te plaît, je téléphone là. Oui Karim prend le pain. Attends, je crois qu'il m'appelle.
- Allô ?
- Oui, t'as le pain ? Faut pas qu'on tarde.
- Nan nan, je me suis pris un p'tit panini là.
- C'est pas vrai ? Tu devais prendre le pain, on va préparer à manger.

Ça, ça fait rire tout le monde. Bien sûr, Karim n'a pas pris de panini, il s'avance et rentre dans le mastodonte avec un sac de baguettes à la main. *Alors Flavigny, faut sortir de l'A86 comme pour aller au siège...nan avant...nan c'est ça, mais prendre la rue des graviers à droite je crois et puis, oh et puis on verra bien...*
Ydrissa est penché sur la table, à couper des tomates en dés pour préparer le mafé. Awa surveille la marmite, ça commence à sentir dans la pièce. Mais le problème du « club », comme on l'appelle, du moins quand on l'utilise pour la cuisine, c'est la salle de boxe/muscu qu'il y a à côté. Garçons ou filles, on n'y coupe pas, ils veulent

La chaleur continue de donner un air éblouissant au quartier. Des images me sautent aux yeux, tandis que les reflets du soleil virevoltent sur les carcasses bien lustrées des scooters. Des bruits pétaradants proviennent des engins des jeunes qui s'amusent à tester des roues avant. Quelques parents s'adossent aux bancs juchés sur la place du haut. Les collégiens rentrent et se bousculent à la sortie des classes. Un peu plus loin, à l'ombre, deux autres parlementent sous une branche, assis sur un canapé qui sert désormais de banc au chaland. L'un d'eux soulève une bouteille recouverte d'un sac marron et la porte à sa bouche. Toute cette imagerie a un côté quelque peu irréel pour un œil novice comme le mien, un ailleurs qui porte un bon nombre de fantasmes que je ne saurais trop exprimer.

Nous descendons au gymnase, le temps d'assister à un court événement. L'inauguration de la fresque du quartier. Le nom du gymnase a été peint par un groupe de jeunes. Quelques petits fours se font dorer la pilule au soleil, pendant que les uns s'affairent. Il y a du beau monde à venir. L'herbe verte et saillante du stade en synthétique est tout d'un coup foulée par une horde de costumes, de cravates et de pompes cirées. On vient constater l'ampleur des dégâts, la touche des jeunes artistes autour d'un soda frais. Ma collègue, Cécile, effleure mon coude pour attirer mon attention. Un coup de tête pour pointer untel ou unetelle et me résumer son identité. Chargée de la politique de la ville, Maire, Membre du Conseil Local pour la Prévention de la Délinquance. Et lui ? Lui, c'est l'ancien flic. Attention à lui, il fait la causette, mais il aime bien obtenir quelques noms pour les bazarder un peu plus haut... Allons-y, buvons un coup et tâchons d'observer ce qui se passe, comment ça se mélange les gamins des cités qui font du vélo sur la pelouse et les politiques qui mangent des petits fours en regardant les gamins qui font du vélo sur la pelouse.

Une fois la réception terminée, le petit monde se disperse et le stade redevient le stade. Assis sur un banc, Yannis, Omar et Teddy viennent à nous. Ils voudraient bien aller voir un match du PSG, genre qui joue contre le Barça et se faire dédicacer leurs maillots à la sortie, ils voudraient aussi aller à Disneyland, au Parc Astérix et pourquoi pas se faire un petit restau-ciné. Ensuite, genre, quand il fera plus froid, ils aimeraient bien, si possible, partir aux sports d'hiver et comme activité, ils ont pensé à la motoneige, comme ça en rentrant au chalet, enfin un chalet de luxe pour se mettre bien quoi, ils pourraient se faire une petite fondue...savoyarde la fondue. Nous sommes un peu l'ouverture des possibles, nous autres, les éducateurs, alors comme naturellement, le mot « PIGEON » s'inscrit sur nos fronts et nos sourires. « Heu, vous vous éparpillez un peu là, nan ? ».
18h, c'est l'heure d'entrer dans le gymnase. Le premier atelier Double Dutch de la saison. Un projet qui a commencé l'année dernière avec des filles, des adolescentes du quartier. Pour l'heure, ce qui nous occupe, c'est l'atelier hebdomadaire, l'entraînement des filles. Elles sont là, toutes les trois, venues pour cette première séance.

- Il caille dehors
- Bienvenue en Février. Bon, on s'y remet à cette réunion ?
- Faudra que je refasse le joint de cette porte.
- On parlait de l'accompagnement à la scolarité. Ça pose question quand même. C'est un passage à l'acte.

Février et ses températures, le mercure s'en retourne dans son petit tube. Les joints de la porte du local seront bientôt réparés par le collègue du secteur tsigane. Il fait nuit tôt. Ce soir, je suis seul pour l'accompagnement scolaire. Les jeunes ont l'habitude de toquer à la porte rouge. Il y a une bonne dizaine de jeunes ce soir. Yanis, Omar et Teddy sont en forme, comme à leur habitude. Ils ont du mal à sortir leurs cahiers. Faut toujours les remettre en place. Les prévenir. Si vous continuez comme ça, si vous refusez de laisser les autres travailler, il va falloir sortir.

- Ils savaient que j'étais seul ce soir. Ils viennent tester le cadre du lieu. Mais là, ça a dérapé.
- Faut réfléchir à une façon de réparer. Marquer symboliquement qu'il s'est passé quelque chose.
- Il va y avoir la pause des vacances. Il reste une semaine avant.
- Je pense qu'on peut annuler la séance de la semaine prochaine. Ça nous laisse le temps de repenser les choses, de revoir ça avec eux.

La température est en train de remonter avec les trois oiseaux. Ça s'énerve de plus en plus, ça rigole, ça s'excite. Ils viennent depuis le début de l'année. On a là trois fidèles de cet accompagnement. Ils rigolent de plus en plus, commencent à se lever, courir dans la salle. C'est plus possible. Il faut presque que je vienne physiquement en prendre un pour les mettre à la porte. Omar sort quelque chose de sa poche. Teddy prend son briquet et allume le pétard d'Omar. Ça retentit avec force dans la petite salle. Ils ont le temps d'en balancer un deuxième avant que je ferme la porte sur leurs visages hilares. Les autres sont un peu penauds. Heu, désolé tout le monde, mais là, je vais devoir arrêter la séance, c'est n'importe quoi.

- Comment ça s'est passé après qu'ils aient balancé les pétards. Ils sont revenus ?
- Ils gravitaient autour de la salle. J'étais tellement énervé contre eux. J'ai coupé toute discussion, je leur ai dit que je pouvais pas leur parler.

J'ouvre la porte et les jeunes sortent un à un. J'ai vu les autres détaler en courant. Ils ont bougé des plots de travaux devant la salle. Je rentre à nouveau dans la salle. Fermeture des volets. On tambourine à la porte. Je continue de fermer les volets. Je les vois arriver à la fenêtre. On s'excuse. Non, non, vous vous foutez de moi là. J'ai pas envie de vous parler, vous venez pour mettre à mal tout l'atelier et vous pensez que je vais vous excuser comme ça ? Faut réfléchir un peu à vos actes.

C'est quoi votre but. Donc, on se sépare, je finis de fermer les volets et on en reparlera une autre fois. Je suis trop énervé contre vous.

- Je crois qu'on doit reposer les bases de cet atelier. On peut plus être seul, ça marchait jusque là, ponctuellement. Mais je pense qu'ils ont senti que l'atelier était plus fragile ces temps-ci. Un seul éducateur qui doit gérer en même temps les devoirs et le cadre. Il est débordé, plus vulnérable et c'est parti en vrille.

On a essayé de donner un sens à la sanction. Les réunir dans la salle pour leur proposer de trouver une solution pour réparer ce qu'ils avaient fait. Fermer l'atelier pendant quelques temps, ils se sont rendus compte que c'était pas anodin. Mais les réunir, une catastrophe. Teddy s'est emporté, il a claqué la porte en croyant rigoler. La porte s'est cassée, on s'est retrouvés enfermés avec les deux autres jeunes qui restaient. Teddy a dû demander au Centre Social pour nous faire sortir. Une catastrophe! C'est fort tout de même, au moment où on réfléchit à réparer leur connerie, ils pètent la porte du lieu qui abrite l'accompagnement à la scolarité. Quel symbole ! Finalement, c'est la collègue Cécile qui a repris après son congé maternité qui a revu ça avec eux, elle a fait le tiers dans l'histoire. On a continué et vécu pas mal de choses avec ce groupe. Ils ont montré bien d'autres choses d'eux-même. Pour un séjour au Futuroscope, ils ont réfléchi à des contre-parties, sont venus nous aider toute la journée à tenir les stands de la fête du quartier, monter, démonter la scène, vendre des sandwich. Ils sont revenus à l'accompagnement scolaire et la vie a suivi son cours.

✯

Novembre 2014. Un peu plus d'un an dans l'association. Je profite d'une dernière vue sur le quartier. Il fait nuit. C'est mon dernier jour. Un peu plus d'un an, c'est court. Il est long le temps de la prèv', il s'écoule tranquillement, au gré des saisons qui apportent leurs lots de réconfort ou de déception. J'aurais pu en écrire plus, mais ce n'est pas nécessaire, c'est suffisant ainsi. Une dernière vue sur les tours, la nuit. Toutes les lumières qui percent des fenêtres et derrière la vie de centaines de foyers. Mais je m'en vais. Je remonte la rue Charles Baudelaire, en partant du stade, la lumière prend les tons verdâtres de la pelouse puis s'éteint.

Penn Koad.

ET DUC DE RUE ? C'EST QUOI ÇA ? J'VEUX BIEN ESSAYER.

— FIN D'ÉTÉ, DÉBUT D'AUTOMNE —

Tout d'abord définir le cadre : une commune du 93. En général, je sors du RER et puis plus tard du Tram, quand j'habiterai à Aubervilliers, mais on en n'est pas encore là. Un mois plus tôt, j'ai eu mon entretien d'embauche, autour d'une mousse avec les anciens collègues de mon stage. « Si tu veux, y'a une place dans mes équipes », me confie ma future chef de service. *Eh ben c'est parfait, faut savoir se lancer...* Quoiqu'il en soit aujourd'hui je longe la grande avenue, celle des restaurants, l'indien, les kebabs, puis le chinois et j'arrive au local. Une porte transparente couverte d'un rideau de fer si je suis le premier arrivé. Ensuite, deux options, prendre la rue de Merlan qui mène au quartier, ou contourner par le collège. Si on longe l'avenue, on distingue d'un côté la barre, de l'autre, le lycée général, puis le lycée professionnel. On entre donc par le haut du quartier. On passe le Centre Social, situé dans une des tours, la pharmacie, quelques stores fermés et l' « indou » qui est encore là pour l'instant, avant la politique des grands travaux de rénovation urbaine de l'hiver 2013/2014, qui fera beaucoup de bruit et de poussière. On arrive sur la place du haut. Cernée par trois tours, elle abrite également l'église catholique. Ici, deux options pour rejoindre le gymnase, tout en bas. Passer rue Charles Baudelaire, en longeant une nouvelle barre, puis à gauche passer par les garages. Il y a l'école maternelle qui donne dessus. L'autre option, passer par la rue Paul Verlaine. La médiathèque, puis la place du bas, elle aussi cernée par plusieurs tours. A droite, pour arriver au stade, bordé par le gymnase et plus tard son prolongement, la salle de musculation.

Je suis donc éducateur de prévention spécialisée dorénavant, « éduc de rue » comme on dit plus familièrement. J'ai de la chance de commencer dans une équipe qui a déjà travaillé avant mon arrivée. Deux nouveaux éducateurs sur le quartier, Alice découvre comme moi les hautes tours, mais pas la prévention, elle a déjà quelques années à son actif dans l'asso, mais elle a changé de quartier. Nous sommes début septembre. Ce moment-là, c'est le retour, la reprise de la vie et mes collègues font l'effort de nous introniser. Le gros du travail consiste à marcher, errer en quelque sorte pour faire partie du décor. Sans s'imposer, simplement proposer son être. Être attentif bien sûr, parler à tous, sans distinction, aux adolescents, aux primaires, aux jeunes majeurs, aux parents, aux habitants, aux enfants, aux membres du conseil de quartier, aux dames qui font la circulation aux sorties d'école, au gardien, aux médiateurs et ainsi de suite. L'accueil est chaleureux, on me questionne, on me regarde, on me charrie un peu. Ça donne l'impression d'être attendu. Dans ces premiers temps, je fais face à deux préoccupations majeures pour tout ce monde : qui je suis ? Et est-ce que je vais rester ? Il faut bien vérifier si cette présence nouvelle est réelle, voir si c'est solide un minimum. Tant bien que mal, je prends un sourire qui se veut le plus rassurant, en tâchant de garder l'équilibre quand on s'appuie sur mon épaule.

Je vais constater ! elle me balance, presque guillerette. Il en faut peu. C'est ça, va constater. Un jour, tu me payeras un collègue, aussi.

Je peux terminer ma tige tranquille, jouer avec les volutes bleutées qui se mêlent à la bise matinale. Le soleil darde ses rayons au travers des fins nuages. Une belle journée qui s'annonce. Retrouver un semblant de bonne humeur, vite.

T'as choisi, qu'il disait. Mais c'est qu'il a raison, le bougre.

J'ai choisi d'être là.

Sandrino Di Mosca

LAISSEZ-MOI VOUS CONTER MA PETITE VIRÉE NOCTURNE EN COMPAGNIE D'UN PASTEUR. UN "STREET PASTEUR" COMME ON DIT. ET C'EST IMPORTANT DE CONNAÎTRE CE TERME EN ANGLAIS CAR LES FILLES NE PARLENT QU'ANGLAIS. ET LORSQUE JE PARLE DE "FILLES" JE PARLE DE FEMMES PROSTITUÉES. C'EST COMME ÇA QUE LE PASTEUR LES APPELLE, LES FILLES. JE PASSERAI LES DETAILS DE LA FOLLE HISTOIRE QUI NOUS A CONDUIT, AVEC UNE CAMARADE, À PARTICIPER À LA RONDE HEBDOMADAIRE DU PASTEUR, ET JE NE PRECISERAI PAS POURQUOI C'EST UN PASTEUR QUE NOUS AVONS ACCOMPAGNÉ ET NON LE BUS DE MEDECINS DU MONDE OU ENCORE LES TRÈS TRES ENGAGÉES BENEVOLES DU NID. ON S'EN FOUT, CE N'EST PAS LE SUJET. LET'S GO.

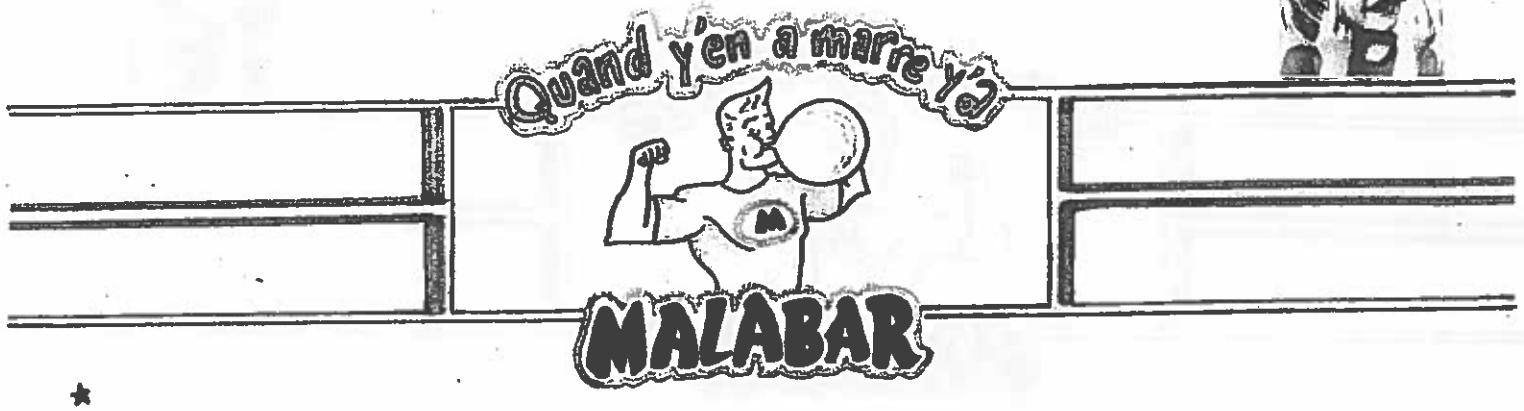
NOUS SOMMES À LA FIN DU MOIS DE MARS 2015 ET C'EST À 22"30 QUE NOUS AVONS REJOINS LE STREET PASTEUR, UN HOMME D'UNE BONNE CINQUANTAINE D'ANNÉES À L'ACCENT VOSGIEN. NOUS L'AVIONS RENCONTRÉ UNE PREMIERE FOIS DANS UN BAR OÙ IL AVAIT PRIS UN CHOCOLAT CHAUD CAR C'ETAIT EN FIN D'APRÈS-MIDI AU MOIS DE FEVRIER ET C'EST, DANS LES MOEURS, ASSEZ RECONFORTANT DE BOIRE UN CHOCOLAT CHAUD EN HIVER.

IL TRAVAILLE POUR UNE ASSOCIATION EVANGELIQUE APPELÉE OM (ORGANISATION MOBILISATION) ET COMME JE N'AI NI L'ENVIE NI LES COMPETENCES POUR PARLER DES MISSIONS DE L'OM, JE M'EN TIENDRAI AU LABEUR DU PASTEUR. C'EST DONC UN HOMME DONT LA VOCATION EST DE, JE CITE, "AIDER LES PROSTITUÉES ET APPORTER LA BONNE NOUVELLE DE L'EVANGILE". AINSI, UNE FOIS PAR SEMAINE, SON EPOUSE, DES BENEVOLES ET LUI-MEME VONT À LA RENCONTRE DE CES FEMMES. ILS ECHANGENT SUR LEURS CONDITIONS DE VIE ET DE TRAVAIL, SUR LEUR HISTOIRE PERSONNELLE. ILS LEUR DISTRIBUE "L'EVANGILE SELON SAINT-LUC" CE QUI, EN VERLAN, EST TOUT À FAIT APPROPRIÉ AU CONTEXTE, DES PETITS GATEAUX ET DES MALABARS (LE SLOGAN L'A PROBABLEMENT SEDUIT). IL LES DIRIGE EGALEMENT VERS LES STRUCTURES QUI POURRAIENT REPONDRE À LEURS DIVERS BESOINS. IL PROPOSE DES TEMPS DE PRIÈRES ET LES INFORME DES EGLISES PROTESTANTES DANS LESQUELLES DES RÉFÉRENT(E)S POURRAIENT LES ACCUEILLIR.

DIT COMME ÇA, ON POURRAIT PENSER À UNE COMPOSITION CONTEMPORAINE DE NOTRE DAME DE PARIS, AVEC DES QUASIMODOS ET DES ESMERALDAS MAIS FINALEMENT, FORCE EST DE CONSTATER QUE TOUT CELA REPOND À UNE DEMANDE DES "PERSONNES PROPOSANT DES SERVICES SEXUELS TARIFÉS" (APPELLATION DE MEDECINS DU MONDE).

OUI, CAR NOUS SOMMES LOIN DE LA CATHERINE DENEUVE DE "BELLE DE JOUR" OU DE L'AGAÇANTE JULIA ROBERTS DE "PRETTY WOMAN". NOUS NE SOMMES PAS NON PLUS DANS LES REPORTAGES HALETANTS D'ENQUÊTE EXCLUSIVE : ICI, ELLES VIENNENT MAJORITAIREMENT TOUTES D'UN PAYS D'AFRIQUE DE L'OUEST ET D'UN AUTRE PAYS RÉCEMMENT ENTRÉ DANS L'UNION EUROPEENNE. JE NE PARLERAI QUE DES PREMIÈRES CAR NOUS N'AVONS PAS EU SUFFISAMMENT D'INFORMATIONS SUR LES SECONDES.

REPRENONS, NOUS SOMMES À LA FIN DU MOIS DE MARS 2015 ET NOUS REJOIGNONS LE PASTEUR SUR UN PARKING. JE JETTE MA CIGARETTE ET TOUS LES 3, NOUS ENTRONS DANS SA PETITE



VOITURE BLANCHE, APPAREMMENT TRÈS BIEN REPÉRÉE PAR TOUTES LES FEMMES PROSTITUÉES DU QUARTIER ET DE LA VILLE ENTIÈRE (ET PEUT-ETRE MEME DU MONDE).

IL NOUS DIT "C'EST UN PEU TÔT MAIS NOUS ALLONS FAIRE UN PETIT TOUR POUR VOIR SI ON NE POURRAIT PAS EN TROUVER UNE". A CE MOMENT PRECIS, ALORS QUE LA VOITURE ROULE, JE REGARDE DE PART ET D'AUTRE DE LA ROUTE ET J'AI LA DESAGREABLE IMPRESSION DE PARTIR À LA CHASSE.

LE PASTEUR NOUS CONFIE UNE MISSION QU'IL EXPLIQUE AVEC BEAUCOUP DE SERIEUX : LORSQUE NOUS IRONS VOIR LES FILLES, NOUS PRENDRONS LE SAC VERT POSÉ À MES PIEDS ET NOUS DISTRIBUERONS UN GÂTEAU ET 2 MALABARS PAR PERSONNE. C'EST TRÈS SERIEUX.

L'ENVIE DE LUI DEMANDER POURQUOI AVOIR CHOISI AVEC PRECISION LES MALABARS ME DÉMANGE MAIS JE ME TAIS : DISTRIBUER DES CHEWING GUM, CE N'EST PAS D'LA RIGOLADE. ON NE DECONNE PAS AVEC LE PASTEUR.

LE PASTEUR ARRÊTE SA VOITURE, IL A REPÉRÉ SWEETY ET JENNY. C'EST PARTI. A QUEL MOMENT DEVRAIS-JE DONNER LES MALABARS ? CETTE QUESTION ME TRAVERSE L'ESPRIT, J'INTERROGE MA COLLEGUE QUI NE SEMBLE PAS EN SAVOIR DAVANTAGE. PUISQUE C'EST AINSI, J'ATTENDRAI QUE QUELQU'UN ME FASSE UN SIGNE. NOUS MARCHONS QUELQUES PAS ET LE PASTEUR S'ARRETE. IL ME REGARDE SOLENNELLEMENT ET DIT ; "JE SAIS QUE TU FUMES, ÇA NE ME DERANGE PAS. MAIS ELLES, ELLES PENSENT QUE FUMER EST UNE CHOSE TRÈS MAL. JE SAIS, C'EST BIZARRE QUAND ON SAIT CE QU'ELLES FONT, MAIS C'EST COMME ÇA. ON S'ARRETERA PLUS TARD POUR QUE TU PUISSES FUMER".

JE N'AI AUCUNE ENVIE DE FUMER MAIS J'ACQUIESCE. ICI, LE BOSS, C'EST LE PASTEUR.

ACCUEIL CHALEUREUX DE SWEETY ET JENNY : UNE BISE ENTHOUSIASTE, DE GRANDS SOURIRES AUXQUELS NOUS REPONDONS TOUS. LE PASTEUR FAIT LES PRESENTATIONS PUIS LES QUESTIONNE SUR L'AMBIANCE DE LA RUE EN CE MOMENT. EN EFFET, LA SEMAINE PRÉCÉDENTE, UNE DES FILLES S'EST FAITE RENVERSER PAR LA BAGNOLE D'UN CLIENT ET A PASSÉ UNE JOURNÉE À L'HOPITAL. ELLES REPONDENT QUE C'EST COMPLIQUÉ, QU'ELLES ONT PEUR DE CERTAINS CLIENTS. APRÈS QUELQUES MOTS ECHANGÉS, JENNY NOUS DIT QU'ELLE SOUHAITE PARLER AU PASTEUR EN PRIVÉ.

ILS S'ELOIGNENT : L'OCCASION RÊVÉE POUR PROPOSER UN GATEAU ET 2 MALABARS À SWEETY QUI, HABITUÉE, ME REMERCIE.

JE TENTE DE BARAGOUINER QUELQUES MOTS EN ANGLAIS AVEC ELLE MAIS, AYANT PASSÉ TROP DE TEMPS À FAIRE LE CANCRE AU COLLEGE ET AU LYCÉE, JE NE PEUX LUI OFFRIR UNE CONVERSATION

envie de me la coltiner, mais en plus, c'est tôt, pour l'inspection. A voir la gueule que je tire, elle la joue diplomate et ne tente pas de remarquer que je ferais mieux de bosser que de commettre des entorses au règlement[14]. Elle me sert une main mollassonne.

Ça va ? Décidemment, je suis verni aujourd'hui, voilà qu'elle se pique de s'intéresser à ce qui se passe. Mes soucis de plomberie exposés, elle sourit. Elle sourit, mais merde ! merde merde merde ! C'est pas croyable ! Va la laver toi, la fiente lacustre !

Un sourire coincé fait office de réponse, en guise de casse-toi. Elle semble comprendre le message.

Heureusement pour moi, ses visites tournent court car Emilie semble éprouver une aversion particulière à son égard, et se met à brailler dès qu'elle pointe le bout de son nez. Ça ne rate jamais !

[14] En fait, il est relativement toléré que nous fumions aux portes des unités. Cela dit, au moment où je me suis barré de cet endroit, la direction a établi un document, que j'ai conservé précieusement, un monument à la gloire de la bureaucratie. Parmi les directives, toutes aussi bêtement protocolaires que définitivement éloignées de la réalité du terrain, nous apprenions qu'il ne serait désormais plus permis de fumer à la porte des bâtiments. Car, évidemment, je n'étais pas le seul à le faire. La direction y voyait probablement un moyen de rétablir la discipline et croyait y voir la suppression de ce qu'elle devait considérer comme un privilège accordé de toute bonté. Mais est-ce un privilège de prendre des pauses qui n'en sont pas ?

bouffées d'air frais et de tabac conjointes me rassérénèrent. Je fume à la porte de l'unité, mais je n'ai pas le droit. C'est la Loi, et c'est le règlement. Il faut sortir de l'enceinte du Foyer. Rien à cirer[12]. J'ai quelques minutes de répit avant d'y retourner, la matinée n'est pas finie, il en reste trois qui ne sont pas réveillés, et Fatoumata, comme tous les matins ou presque, va tout faire pour éviter la douche.

Mais voilà que rapplique la directrice pour l'inspection matinale[13]. Putain de merde, non seulement je n'ai aucune

---

[12] Ce n'est pas tellement pour jouer au révolutionnaire, ni parce que j'ai la flemme. J'ai le devoir éthique, moral et règlementaire de veiller sur les résidents et résidentes. C'est normal, c'est mon métier. Aussi, étant seul la plupart du temps, je ne peux pas m'en aller fumer une clope. Au final, je préfèrerai la fumer tranquille, de l'autre côté de la clôture, faire une vraie pause, mais, à la porte, j'entends tout, et je peux débarquer en cas de problème. En fait, je pourrais appliquer le règlement quand j'aurai un collègue. Ou quand je cesserai d'avoir l'ambition de prendre des pauses.

[13] Oui, Madame la Directrice fait une inspection matin et soir sur chaque unité. Evidemment, c'est nous qui appelons ainsi sa « visite de courtoisie ». Cette visite est souvent l'occasion de réflexions inoubliables sur la qualité de notre travail. Une chaussure qui traine, une porte mal fermée, bref, le moindre petit détail est prétexte à la traditionnelle réflexion. Une fois, j'ai eu droit, avant même un tout va bien ? à cette sublime remarque, sur un ton rassemblant l'intégralité de la niaiserie mondiale : oulala, ça sent le caca ici ! Je n'ai rien répondu. Voilà donc que les résidents n'avaient plus le droit de chier !

CONSTRUITE. NOUS ATTENDONS, DANS LE SILENCE. JE PROFITE DE CET INSTANT POUR ME DEMANDER SI ELLE VA FAIRE LE TATOUAGE DE L'EMBALLAGE DES MALABARS MAIS LE PASTEUR ET JENNY REVIENNENT.

ALORS QUE NOUS NOUS APPRÊTIONS À PARTIR, LE PASTEUR, MA COLLEGUE ET MOI-MEME ENTENDONS " PASTEUR, YOU FORGOT TO PRAY FOR US !". INVESTI DE SA MISSION, LE PASTEUR REBROUSSE CHEMIN, PREND LES MAINS DES 2 FILLES ET SE MET À PRIER, EN ANGLAIS. MA COLLEGUE ET MOI OBSERVONS CET ETRANGE TABLEAU.

PUIS IL REVIENT DANS LA VOITURE ET NOUS ANNONCE QUE LA DEMANDE D'ASILE DE JENNY A ÉTÉ REFUSÉE ET QU'ELLE CHERCHE UN MOYEN DE RESTER À TOUT PRIX EN FRANCE CAR ELLE NE PEUT PAS RETOURNER DANS SON PAYS. MAIS POURQUOI ?

PARCE QUE, COMME LA TOTALITÉ OU LA QUASI TOTALITÉ DES FEMMES PROSTITUÉES VENUES DE CE PAYS D'AFRIQUE, ELLE A ÉTÉ HAPPÉE PAR UN RESEAU QUI LUI A PROPOSÉ DE L'ENVOYER EN EUROPE, MOYENNANT UN PECULE QU'ELLE POURRAIT REMBOURSER PLUS TARD, AFIN QU'ELLE TROUVE UN TRAVAIL, AIT UNE VIE MEILLEURE, ENVOIE DE L'ARGENT À SA FAMILLE, ETC. LE PATAQUÈS HABITUEL. AVANT D'ARRIVER EN EUROPE, ELLE EST PASSÉE PAR UNE CEREMONIE VAUDOO (AMBIANCE TÊTES DE POULETS COUPÉES MELANGÉES À DES POILS DE PUBIS D'APRÈS LE PASTEUR) OÙ ELLE A ACCEPTÉ DE NE JAMAIS DÉVOILER L'EXISTENCE DE SON RESEAU, PATATI PATATA, SINON IL LUI ARRIVERAIT MALHEUR À ELLE OU À SA FAMILLE. EN SOMME, QUELQUE CHOSE D'ASSEZ MYSTIQUE ET PLUTOT FLIPPANT.

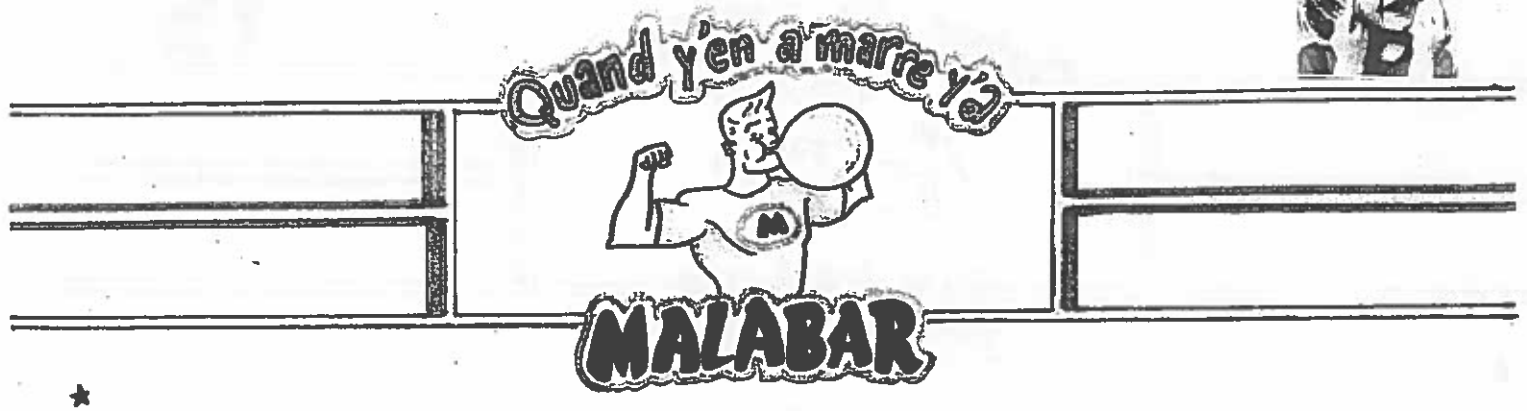
ET PUIS UN JOUR, ELLE ARRIVE. ET PUIS PLUS TARD, ON LUI ANNONCE QU'ELLE VA DEVOIR SE PROSTITUER POUR REMBOURSER LA DETTE QU'ELLE A ENVERS LE RESEAU. DETTE QUI S'ELEVE, SELON UNE MOYENNE CALCULÉE À PARTIR DE LA SITUATION DES FILLES, À 60 000 EUROS ET TOUT ÇA SANS COMPTER L'ARGENT QU'ELLES DOIVENT ENVOYER À LEUR FAMILLE ET CELUI DONT ELLES ONT BESOIN AU QUOTIDIEN (LOYER, FACTURES, ALIMENTATION, ETC).

IMPENSABLE EGALEMENT DE RETOURNER DANS LEUR PAYS D'ORIGINE CAR, NOUS DIT LE PASTEUR, C'EST UNE VERITABLE HONTE POUR LES FAMILLES DE VOIR LEUR ENFANT REVENIR SANS AVOIR REUSSI SA VIE EN EUROPE.

LE PASTEUR RACONTE QU'ELLES SE PRENNENT EN PHOTO DEVANT DE SUPERBES VOITURES, DANS DE JOLIS ENDROITS, PHOTOS QU'ELLES AFFICHENT PAR LA SUITE SUR LEUR PROFIL.

NOUS POURSUIVONS NOTRE ROUTE POUR NOUS ARRETER QUELQUES METRES PLUS LOIN PRÈS DE DEUX AUTRES FEMMES. MEME ACCUEIL, MAIS CETTE FOIS-CI, PAS DE PLACE POUR LE SILENCE. MARIA ET REVA NOUS EXPLIQUENT QUE C'EST TRÈS COMPLIQUÉ EN CE MOMENT CAR, DEPUIS LA CRISE ECONOMIQUE, IL Y A BEAUCOUP PLUS DE FILLES.

MARIA SE PLAINT DE N'AVOIR EU QU'UN CLIENT LA SEMAINE DERNIERE. ELLE A 2 ENFANTS DE 4 et 6 ANS. ELLE LEUR



★

DIT QU'ELLE TRAVAILLE DANS LA RESTAURATION. ELLE NE S'AUTORISE PAS À RESTER APRÈS MINUIT DANS LA RUE. SA SOEUR, QUI TRAVAILLE AVEC ELLE, VIENT DE PARTIR AVEC UN CLIENT ET SON BEAU-FRERE A ÉTÉ CONDAMNÉ À 5 ANS DE PRISON FERME POUR PROXENETISME.

APRES L'AVOIR ECOUTÉ, LE PASTEUR ECHANGE QUELQUES MOTS AVEC ELLE, PREND LE NUMERO DE REVA QU'IL NE CONNAIT PAS, EN PROFITE POUR LUI DONNER UNE BIBLE ET S'EN VA. MA COLLEGUE LEUR DONNE UN GATEAU ET 2 MALABARS ET NOUS LE SUIVONS.

DANS LA VOITURE, IL REPREND LES DIRES DE MARIA ET LES CONFIRME : CERTES, DEPUIS ★ LA CRISE, DE PLUS EN PLUS DE FILLES SE PROSTITUENT. ELLES SONT OBLIGÉES DE "BRADER" ★ LEURS TARIFS AFIN D'ATTIRER LES CLIENTS. IL NOUS DIT QU'EN CE MOMENT, LA MOYENNE DU PRIX D'UNE FELLATION EST D'ENVIRON 10 EUROS. LA PASSE ENTIERE S'ELEVE À 20.

IL COMMENCE À ETRE TARD : MA CAMARADE ET MOI DECIDONS DE NE PAS TROP TARDER. NOUS PASSONS DEVANT NINI MAIS NE NOUS ARRETONS PAS. LE PASTEUR IRA LA VOIR APRÈS. IL AJOUTE QU'ELLE S'EST FAIT VIOLER L'ANNÉE DERNIERE PAR UN HOMME QUI, APRES LE DEPOT DE LA PLAINTE DE NINI, SEJOURNE ACTUELLEMENT EN PRISON.

C'EST FINALEMENT HAPPINESS QUI CLOTURERA NOTRE VIRÉE NOCTURNE : DEMAIN Y'A ECOLE HEIN !

ALORS QUE NOUS ARRIVONS D'UN PAS DECIDÉ VERS ELLE, ELLE PREND SON TELEPHONE ET APPELLE QUELQUES UNES DE SES COLLEGUES. CE N'EST PAS POUR SIGNALER NOTRE ARRIVÉE MAIS POUR LES AVERTIR DE LA PRESENCE D'UN HOMME QU'ELLE VIENT D'APERCEVOIR DANS SON UTILITAIRE BLANC. ELLE NOUS EXPLIQUE QUE CET HOMME PROPOSE DES TARIFS ASSEZ ELEVÉS AUX NOUVELLES FILLES À CONDITION QUE LA PASSE SE DEROULE CHEZ ELLES. MEME SI ELLES PREFERERAIENT LA FAIRE AILLEURS, ELLES ACCEPTENT. APRES TOUT, ELLES ONT 60 000 EUROS À REMBOURSER. UNE FOIS LA PASSE TERMINÉE, IL REPREND L'ARGENT ET VOLE TOUT CE QU'IL PEUT (ORDI, TELEPHONE, ETC). EVIDEMMENT, si LA FILLE SE DEFEND OU SI ELLE CRIE, ELLE SE FAIT BATTRE. RAPACE.

PASTEUR ET HAPPINESS ECHANGENT SUR DES VACANCES PASSÉES DANS DES MONTAGNES EN NORVEGE LORSQU'ELLE ETAIT CHEZ LES BONNES-SOEURS, OU QUELQUE CHOSE COMME ÇA... MON ANGLAIS LAISSANT À DESIRER, JE NE SAIS PAS VRAIMENT.

HOP UN GATEAU, 2 MALABARS ET LE PASTEUR ME RACCOMPAGNE CHEZ MOI.

J'ENLEVE MES CHAUSSURES ET M'ECROULE SUR MON LIT, UN PEU ENNUE JE CROIS.

MASTERCHANG.

ma toutes pouraves sont devenues des éponges. Daniel s'habille. Je l'entends fredonner dans mon dos[11].

T'as choisiiiiiii. Hummmm Hummm Hum, t'as choisiiiiii iii.

Ai-je bien compris ? Je le regarde. Il enfile son pull. Et continue. T'as choiiiisiiiii. Nan mais j'hallucine !

Il est bien là, le gonze, peinard, en train de se gratter les couilles d'un geste incroyablement svelte. Il plonge son regard au fin fond du mien et reprend son chant.

T'as choiiiiiisiiiiii iiii !

Mes yeux doivent envoyer des éclairs si puissants qu'il calte sans demander son reste, débraillé et pieds nus. On verra plus tard pour les chaussettes. Sur ces entrefaites, j'abandonne mon œuvre de nettoyage de l'écurie d'Augias qu'il a laissée derrière lui.

Daniel s'est installé à table, accroupi sur une chaise. Il enfourne des petits pains. Emilie est allongée sur son plumard. Il est sept heures quarante cinq. C'est un peu tôt pour aller fumer une tige, mais j'y vais quand même. Les

---

[11] Daniel chante. En permanence, ou presque. A tel point qu'on s'inquiète quand il cesse de fredonner. Il chante des tubes qu'on reconnaît parfois, au milieu desquels il intercale des bouts de phrases à lui. Un aperçu du style : « maidine looooooov.... Maidine looo ooo ooo ve.... Y'a pas de beurre ! maidine looooove ». Faut bien l'écouter, Daniel, pour savoir ce qu'il veut.

Il s'exécute, Daniel. Haha ! Il sait tout de même que ma patience a des limites. Aurait-il pitié de moi ? Mais Emilie me tire de ce délire : je l'entends remonter l'escalier en hurlant. Le petit dej' est fini ! Je reviens, Daniel, METS ton pantalon !

Emilie débarque en rage face à moi. Un petit coup de casque dans le mur pour me montrer qu'elle ne rigole pas, et je l'invite à se coucher sur son lit. Un matelas c'est toujours moins dur qu'un mur. Je sais qu'elle va finir pas se calmer toute seule et que ma présence ne ferait que rallumer la mèche. Je peux rejoindre Daniel.

C'est moi qui vais finir par m'encastrer dans les parois ! Après le parfum, c'est au dentifrice que Daniel a fait son sort. Le placard, BORDEL ! Il en a plein la bouche. En voilà un qui ne risque pas de puer du cornet[10]. A ce stade, je m'accorde le droit de râler. Bois un coup et crache ! Allez, mec, enfile ce tee-shirt et ce pull !

Une troisième fois, je m'atèle à tenter d'éponger le sol. Pas pour longtemps. J'en ai plein les chaussettes, mes Pu-

[10] Au chapitre « insolite » on rajoutera donc les goûts culinaires somme toute particuliers de Daniel.

J'ENRAGE !

C'est un jour sans aujourd'hui ! Je reprends le travail : 21h00-00h00 et 7h00-9h00 ! Il est 17h30 et il fait déjà nuit ! Je comprends pas, j'aime mon travail, mais là je n'ai pas envie et pourtant... en fait ce n'est pas vraiment une question d'envie, je crois... En fait je crois que j'ai le trac, le trac de ne pas savoir faire, le trac de ne pas savoir ce que je vais trouver sur le terrain. Je sors de 10 jours de vacances et j'ai le sentiment d'avoir tout oublié.

En fait je crois aussi que j'enrage. J'enrage de travailler dans cette institution profondément malade. J'enrage car j'ai le sentiment que sur ce lieu de vie, rien n'est propice à la vie... J'enrage car je ne sais pas si je dois courir loin, très loin, ou alors remonter mes deux manches et reconstruire avec un noyau de collègues qui font aussi le même constat que moi. J'enrage de voir des collègues qui deviennent au fur et à mesure entamé(e)s, par ce quotidien extrêmement difficile.

Je suis face à un dilemme. Soit je pars, soit je m'engage à construire en me disant que cela restera une fabuleuse aventure humaine et une expérience professionnelle magnifique malgré la dureté de ce qu'il reste à faire ; et il y a tellement à faire.

Mais j'ai peur, j'ai peur de me vautrer, j'ai peur de me confronter à mes propres limites humaines, que je commence à peine à appréhender.

Cette aventure je pense que je vais m'y lancer, car je crois, qu'elle va me faire grandir. Car dans ce que j'entrevois, dans une volonté pour moi de transmettre un jour, cette expérience où il y a tout à construire est un trésor inestimable.

Cependant à chaque fois qu'il me prend de rêver à cette institution soignée de tous ses maux, la violence de la réalité revient au triple galop et me fait dire : doucement c'est possible, mais pas tout seul. C'est possible, mais brique par brique, pierre par pierre. C'est possible mais pas sans le public accompagné, avec patience et finesse, intelligence, justesse, et écoute...

Et peut-être faudra t'il enfoncer des portes !

FaresKia

QUELQUE PART DANS LA NUIT

Les dingues et les paumés jouent avec leurs manies
Dans leurs chambres blindées leurs fleurs sont carnivores
Et quand leurs monstres crient trop près de la sortie
Ils accouchent de scorpions et pleurent des mandragores
Hubert-Félix Thiéfaine, *Les dingues et les paumés*

1

Sur le boulevard de Belleville, le froid gris du mois de novembre parisien nous prend d'assaut à l'instant où Armand pousse la lourde embuée du bar. Les commissures pincées, la face gelée, nous tremblotons. Il est minuit, et c'est vendredi soir. Nous nous mettons en route vers nulle part, car nous n'avons nulle part où aller. Armand et moi formons une bonne équipe quand il s'agit de zoner ; mais ce soir l'ambiance est morne, triste désenchantement de fin d'automne. Depuis le début de la soirée, nous trainons nos savates de bars en bars sans y trouver l'inspiration.

La marche nous ragaillardit : nos muscles se réchauffent, on se gèle moins les miches en avançant. Remontant le boulevard vers le Nord, nous croisons les habitués du quartier : prostituées usant leurs talons, sous les yeux distants mais affutés de leurs connards de macs, mecs chelous ; jeunes gens en goguette et vieux Arabes en pleine conversation sur le trottoir.

Une idée bondit soudain de l'esprit d'Armand. On va chez mon cousin, qu'il propose. C'est pas trop loin. Au passage, en vue de la rotonde de la Villette, nous nous alourdissons d'une bouteille de cette bonne vieille *Żubrówka* des familles, histoire de pimenter notre existence à l'herbe de bison. Un quart d'heure, une montée d'étage et une bonne suée plus tard, et nous y sommes. Le cousin nous accueille. Y s'passe pas grand-chose ici, qu'il dit. Gil Scott Heron et son lancinant *The Bottle*, occupent le fond sonore, alors que nous prenons possession des lieux et que le cousin roule un joint. Vodka, cigarettes, pétards, la fièvre monte et ma tête tourne. Armand, lui, ramollit chaque seconde et se larve dans le canapé, les yeux caves, à mesure que les substances s'immiscent dans son corps fatigué. Une funèbre vague d'ennui me décide à prendre le large. Je dors chez moi. C'est ma règle : je dors

Retour chez Daniel. Il est assis sur son plumard, après avoir abandonné slip et falzar, qui flottent sur le lac. Et il défèque sur le lit. Bingo ![7]

Je prie Daniel de finir son affaire sur les chiottes, chaque objet ayant son usage ; et en profite pour continuer à éponger le sol, en ramassant au passage ses petits étrons flottants.

Après quelques pets retentissants, Daniel se jette sur le placard que j'ai laissé ouvert. Avant que je ne l'atteigne il a eu le temps de s'envoyer quelques shoots de parfum sur la langue. Il n'en rate pas une. D'ordinaire, j'ai tendance à le trouver drôle, Daniel. Usant, mais drôle tout de même[8]. Mais ce matin, il commence à me taper sur le système. Je hausse le ton. Allez, t'es chiant, là, mets un slip et un futale ![9]

---

[7] Nul besoin de la parole pour faire passer un message. Voilà donc Daniel en maître de la réification.

[8] D'ailleurs, il doit bien savoir que je suis un des seuls à encore le trouver drôle, si bien qu'il semble prendre un malin plaisir à faire des conneries en ma présence. La liste remplirait à elle seule la rubrique « insolite », si bien que je m'épargnerai l'effort de la dresser.

[9] Oui, c'est pas bien, je sais, c'est pas de sa faute, nien nien nien... mais je ne suis pas un robot.

sape, je commence à éponger le sol, me rendant à l'évidence que ça va prendre toute la matinée.

WAAAAAAH ! Le cri me fait redresser la tête. Ce n'est pas Daniel qui braille, Trop occupé à enfiler son jogging à l'envers. Et merde ! Emilie ! Je laisse à la fois Daniel et mon opération de drainage en plan pour foncer vers Emilie, qui, si je n'interviens pas fissa, va entreprendre de démonter la baignoire à coups de boule[5].

C'était moins une, elle a déjà les cuisses rougies par les claques. Mais ma vue lui fait esquisser un sourire. Ouaiiiiiiiiiiis ! me lance-t-elle[6]. En quelques minutes elle est lavée, habillée, c'est une rapide aussi Emilie. Faut pas que ça traine, sinon… Bref, elle descend prendre son petit déj' au rez de chaussée, c'est pas cool pour les collègues, car elle va se prendre le chou avec Mathilde, mais j'ai pas que ça à foutre, je suis tout seul et ils sont deux en bas.

---

[5] Et dans ce combat à armes inégales, ce n'est sûrement pas la baignoire qui aurait le dernier mot. Pour une nouvelle annonce de la rubrique « insolite », Emilie est capable de casser un double vitrage ou d'enfoncer une porte en ne s'en sortant qu'avec une petite bosse, là où nous, braves neurotypiques, passerions claquer la bise à St Pierre. Presque tout le temps. Je vous raconterai peut être une rare défaite d'Emilie.

[6] Comme quoi, une matinée de merde ne l'est jamais complètement.

dans mon lit, tant que mon état me permet de le retrouver.

A deux plombes du matin, il n'y a pas un chat dans ce coin du XIXe. Il fait toujours aussi froid, un froid sec et dur qui me glace le pharynx à chaque inspiration. Je chope un vélib' pas trop fracassé, et trace vers ce qu'il me semble être la Seine Saint Denis. Je pédale vite, tâchant de fixer mon regard sur la route, mais mes yeux sont brouillés. Arrivé dans les coins sombres d'Aubervilliers, je dois bien m'avouer paumé.

Je parviens finalement à retrouver le stade de France et achève mes pérégrinations, haletant, au bas de l'immeuble. En titubant vers la porte, je tâte mes poches une fois, puis deux, et puis merde, pas de cling-cling : j'ai pas les clefs. Putain de chiottes, j'ai pas les clefs ! Il n'y a que Chiara à la maison, elle bosse demain je crois. J'appelle, même si je connais déjà le résultat. Que dalle, bien sûr, je n'ai droit qu'à sa voix sur le répondeur. Je sonne, sans trop y croire. Putain, bloqué à la Plaine Saint Denis ! Je vais quand même pas pioncer sur le paillasson du hall d'entrée, sous l'œil vitreux de la caméra de surveillance. Je laisse un message à Chiara, en disant de me rappeler vite, s'il te plait c'est la galère. Armand, lui, répond au téléphone. Mort de rire, cet abruti : Ouais, reviens, tu dors chez mon cousin, je t'attends. Et j'enfourche un nouveau Vélib'. Cette fois, je trouve le chemin plus rapidement, coupe par le quai de Charente, descends par Corentin Cariou en laissant derrière moi les attroupements de junkies, traverse le canal de l'Ourcq par la rue de Crimée, et me dépote au pied de l'immeuble du cousin. Je n'ai pas le code d'accès, évidemment. Je tente de trouver Armand au bout du fil mais je tombe sur son répondeur. Putain de merde ! ce trouduc s'est endormi ! Je suis verni, il est trois heures et demie et j'ai envie de dormir, qu'est-ce que je vais bien pouvoir foutre de ma carcasse ?

Comme j'ai peu envie de geler sur place, je décide de rentrer à pinces vers St Denis, à ce rythme je dégoterai bien un rade pour accueillir mon cul en attendant le réveil de Chiara. J'entame la descente de l'avenue Jaurès vers Stalingrad. Peut-être tomberai-je sur un gusse sympathique avec qui finir la nuit. Ça arrive, dans les films, non ? Une amitié romanesque à naitre, entre moi et un étranger, rencontré au gré d'une de mes errances, qui partagerait une idée du monde semblable à la mienne, avec qui la débauche nocturne serait un jubilé, une amitié dont on ferait un film, tiens, peut-être, un succès phénoménal au box-office…

2

Ça va ?

La voix, sourde et sonore, sortie d'outre-tombe, m'alpague alors que je passe devant un hôtel. Elle provient d'un grand gars posté dans un coin. Puisqu'il me demande, je lui raconte ma soirée, jusqu'au moment où l'on se rencontre. Personne ne pose une telle question à un passant, à une heure pareille, sans avoir envie de savoir…

Le type me paye une Marlboro, ni amusé, ni étonné : mes aventures le laissent de marbre. C'est ça, mon compagnon de route ? Mon frère de misères ? Faudra revoir le scénario. Tout ça à cause de cet abruti d'Armand…

J'arrive pas à dormir, il explique en tirant sur sa clope. Y'a ma femme là haut. On a pris de la coke toute la soirée, elle dort maintenant. *Faut pas s'étonner de ne pas trouver le sommeil.* Aïe aïe aïe, me voilà en train de parlementer à l'attention de mon for intérieur.

Allez, viens, on va à Pigalle. Il me balance ça, d'un coup, sans prévenir, en me prenant par l'épaule.

Heuuuuuuuuu…..Heuuuuuuu…….

J'hésite. Je bredouille. Je tire une looooooooooooongue latte pour me laisser le temps de trouver une réponse, et elle sort. Toute timide. Et saccadée : Ouais/stuveux/onyva…pourquoipas ? *Bah oui, pourquoi pas ? Crétin, mais t'as quoi dans le crâne ?*

Hum, ouais, et ta femme ? Tu la laisse là pour partir à Pigalle avec un zigoto de passage ? Ces interrogations ne franchissent pas le seuil de mes lèvres gercées. Non, ne pas poser pas de questions, mieux vaut fermer sa gueule et suivre le mec. Comme proposition, c'est un peu rapide, voire carrément louche, mais je ne vois pas trop ce que je pourrais faire de plus malin ; à présent que j'ai répondu à sa première question, que j'ai accepté sa cigarette, puis sa proposition, pas de demi-tour possible. Chez les commerciaux ça s'appelle la technique du pied dans la porte. Mais ce type ne vend pas des aspirateurs.

3

Rudy, à l'en croire, vient de Troyes. Troyes, tu connais ? il me lance, d'un ton autoritaire, sans vraiment demander en fait, comme pour meubler un vide. Je laisse de côté mes remarques sur cette provenance incongrue, et réponds bêtement. Ouais, Troyes, dans l'Aube, je connais, qu'est-ce tu fous là-bas ?

Doucement, mon gars, tu vas l'effaroucher, pas trop de questions, merde, t'avais promis.

Des trucs, comme ça, qu'il coupe. La bouche de ce mec c'est un hachoir, il parle pas, il tranche sec des morceaux de bar-

guise de canards, des petites crottes flottent à la surface[2].

MAIS MERDE DANIEL ![3]

Je le trouve sous sa douche, accroupi dans le baquet, entouré d'un nuage diluvien de gouttes brulantes et de brume épaisse. Il se tripote les tétons. Le pied, quoi !

Curieusement, l'eau bouillante[4] ne l'a pas transformé en homard. Je me brûle le bras pour couper le jet et gueule.

Mais Daniel c'est trop chaud là !

C'est trop chaud ! qu'il me répète en trainant sur la dernière syllabe, me lançant un regard perçant comme s'il voulait entrer au plus profond de ma boite crânienne. Je l'aide à se laver, c'est vite fait bien fait avec Daniel, quelques secondes de frottage avant de s'enfoncer le gant dans le trou de balle. Il est vif, quand il veut. Pendant qu'il se

---

[2] Ça ne fait que dix minutes que je travaille, et mon esprit est trop occupé pour le reconnaître, mais je crois qu'il éprouve l'envie fantastique d'être encore au lit.

[3] Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce cri ne sort pas de ma bouche. Mais dans ma tête, il joue au billard.

[4] Mais bordel, depuis combien de temps s'arrose-t-il ainsi ? Pour la rubrique « insolite », faut dire que Daniel semble adorer l'eau bouillante. Il peut rester dessous sans broncher. Quand on lui remet de l'eau à une température convenable (convenable pour nous, neurotypiques), il râle et tourne le mitigeur à fond.

Faire couler l'eau. J'ai dix minutes pour changer ses draps avant qu'elle ne m'engueule. L'aime pas attendre Emilie, ça se passe quand elle a décidé, pas avant, pas après[1].

En principe, je peux prendre mon temps. Mais ce matin, il se passe un truc bizarre. Quelque chose d'inhabituel qui flotte dans l'air, sournoisement. Ou plutôt, maintenant que je maîtrise à peu près mes sens, quelque chose qui me bourdonne dans les oreilles. Un pshiiiiiiiiiiiiiiiii de trop. Un pommeau de douche qui coule en plus de celui sous lequel barbote Emilie, morte de rire.

Je repère rapidement d'où vient ce bruit : l'eau ruisselle sous la porte de chez Daniel. Et merde ! J'entre et une vague de chaleur me brule la gueule. C'est un véritable sauna finlandais là dedans. Un sauna sur un lac artificiel. En

[1] Sinon, BLAM ! Elle explose ! Emilie, c'est une bombe à retardement, dont la mèche est allumée en quasi permanence ; c'est un art que personne ne maîtrise vraiment que de limiter ses explosions spectaculaires, qui finissent le plus souvent par des coups de tête sur les arêtes des murs, les fenêtres, les radiateurs. La moindre petite frustration, le petit regard en trop, la parole de travers, et la mèche se consume en quelques secondes. Avec le temps, on apprend à reconnaître ces minuscules étincelles, à limiter la casse, donc. Mais pas toujours. A côté de ça, elle est adorable Emilie, sans ironie masquée.

baque à chaque fois qu'il l'ouvre, c'est incroyable. Propre, net, efficace, sans fioritures.

D'accord, j'ai pigé, il fait des trucs. Ça me va très bien, et c'est pas mal l'ambigüité, ça laisse une touche de mystère dans la rencontre, c'est pas le genre à se livrer au premier venu, même s'il l'embarque à Pigalle au bout de trois minutes de conversation.

Rudy nous dégotte un taxi, annonce la direction au chauffeur, puis change d'avis. Nous allons à Gare de l'Est. Moi, je demeure poli, discipliné, en me demandant ce qu'on va bien pouvoir trafiquer. Rudy fait stopper le tacot à Stalingrad pour embarquer deux anglaises bourrées qui se collent avec moi sur la banquette arrière. Ça les fait marrer. *Polop ! C'est quoi le plan, Rudy ? Qu'est-ce t'as derrière la tête là ?* En fait, rien du tout, nous les larguons un peu plus loin, à leur demande.

Moi, par contre, je reste avec Rudy, qui me fait un peu peur, faut pas déconner, mais qui semble s'être pris d'affection pour moi. A moins qu'il veuille me dépecer dans une ruelle sombre près de la Gare de l'Est ; et moi je l'aurais suivi, comme un connard docile et débile. Un crime urbain dégueulasse, qui ferait la une du *Parisien* avec photos des morceaux de moi baignant dans le sang noirci et ce serait pour ma gueule de crétin. Ça arrive aussi, ça, dans les films. Ça se vendrait même mieux qu'une histoire de rencontre tumultueuse et ringarde à la Sal Paradise et Dean Moriarty. J'aurais peut-être du filer avec les Anglaises.

4

Nous débarquons dans un bistro aux néons éreintés par des années de turbin, un bistro cradingue non loin de la gare. J'étais loin de me douter qu'il existait une telle vie nocturne ici. Dedans c'est la cour des miracles, un amas de massacrés de la vie, qui, somme toute, ne jurent pas avec l'environnement.

Je commande une pinte à la face tranchée de rides du vieux qui tient le zinc. Nan ! Tu bois du Sky ! Rudy ordonne ça sèchement, sans gueuler, au loufiat plus qu'à moi à en juger par la direction de son regard. Mais je fais pas le malin. Et je ferme ma gueule. Va pour un whisky. *Bordel ! ça y'est, il veut me saouler, que je baisse ma garde ! En fait il veut me déchirer le fion avant de me massacrer, ce gros malade.* Allez, doucement, que je me dis. Si y'a bien un truc que tu sais faire, c'est boire. Alors bois ! Il va voir qu'il ne sait pas à qui il s'attaque. *Bah voyons.* J'ai à peine le temps de tremper mes lèvres dans le breuvage que Rudy s'est envoyé le sien au fond de la gorge, cul sec, et entame, à mon rythme, un deuxième verre réclamé d'un geste. *Ah ouais. Ah ouais.* Bon, je

tiens pas trop mal la bibine, j'ai de l'entrainement ; mais en revanche, au concours de qui-c'est-qui-a-la-plus-grosse, je le laisse volontiers gagner, c'est pas mon dada. Oui, je suis grand prince, allez, je flatte son ego, et puis, faut bien qu'il reste mon ange gardien ce taré, sinon ça va l'énerver.

Rudy commande une nouvelle tournée, c'est-à-dire un verre pour moi et deux pour lui, et nous rejouons la scène. Il remporte haut la main le deuxième round, face à un adversaire qui ne fait pas le poids. Rudy vainqueur par forfait, il se met à discuter dans la salle, où il est visiblement connu. J'en profite pour me tailler dehors et fumer une cibiche tranquille. J'entame alors une conversation avec un poivrot de première génération dont les veines nasales ne vont pas tarder à éclater. Je me décale légèrement pour ne pas m'en prendre plein la tronche si ça arrive pendant que je lui cause. Il a la gueule qui suinte, taillée au burin ; et un bonnet crado estampillé d'un drapeau breton surplombe ses longs cheveux gris crasseux. J'ai à peine le temps d'avoir une conversation digne de ce nom que Rudy débarque à la rescousse, me tire à l'écart et m'exhorte de cesser de parler aux gens d'ici. T'es ouf ou quoi, te barres pas, ils sont dangereux les gens ! Toujours ce ton sec qui tranche des rondelles nettes et sans bavures. Jamais il a besoin de brailler, lui. J'hésite à lui faire remarquer qui si dois trouver quelqu'un dangereux dans le coin, c'est bien lui, mais un éclair de génie m'empêche de le faire. Fermer sa gueule, écouter Papa, faire ce qu'il dit.

Qu'est-ce qui peut bien lui être passé par la tête pour me trainer jusqu'ici ? Selon quelle logique ce type raisonne-t-il ? Peut-être que je le fais marrer, qu'il veut m'encanailler, mais c'est raté ! J'ai même pas le droit de parler aux étrangers. Ou me saouler pour se payer ma fiole. Ou mon petit cul menu. Ou bien il veut vraiment me protéger, se réserver le beau rôle, ne pas se faire piquer son fils adoptif par un résidu de basse fosse. Va savoir.

5

Puis, Rudy décide qu'il est temps d'aller retirer de la maille, et, bien entendu, je suis tenu de l'accompagner. *C'est peut être moi son garde du corps, finalement.* Mais non, abruti ! C'est le moment, putain, ça vient ! Il va te buter, te faire les poches ! Mais non, pas possible, j'ai que dalle à offrir. *Il va s'amuser avec ton petit corps tout maigre et te laisser en charpie sur le trottoir.* Pendant que mon esprit carbure au maximum, un chauffeur de noctilien interpelle Rudy depuis sa cabine. Il s'appelle Rudy aussi. *Drôle de coïncidence : tomber sur deux types portant le même blaze si peu usité.* Ils font peut-être partie d'une secte où tout le monde serait obligé de

T'AS CHOISI !

« Le supplice de la baignoire
Avec dedans du caviar
Est beaucoup plus supportable
Qu'avec de l'eau non potable
Souvent par timidité
Le client n'ose pas demander »

Professeur Choron, *Caca Chocolat*

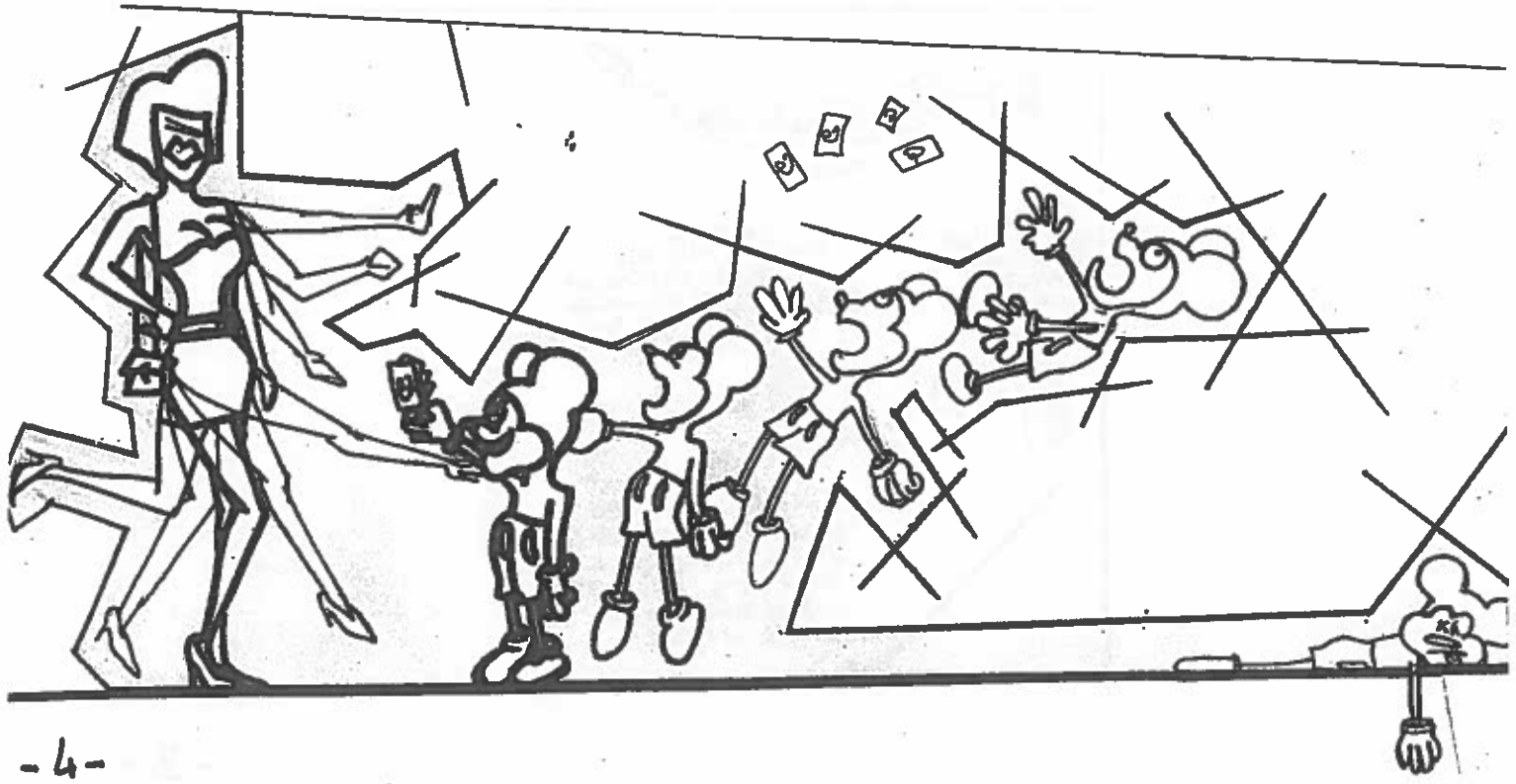
Sept plombes du mat'. Encore embrumé, j'avale mon café d'un trait et monte à l'étage, les bras encombrés de draps propres. Organisation est mon mot d'ordre pour réussir une matinée seul sans trop de fracas.

Je pousse tant bien que mal la lourde porte anti-incendie et actionne l'interrupteur.

CLAC ! BOUM ! Emilie déboule de sa chambre à la seconde où les ampoules jaunissent. Elle fonce vers la salle de bain commune sans me prêter attention, en deux secondes elle est à poil dans la baignoire et commence à

SOMMAIRE

- T'AS CHOISI ! p. 5
- ET DUC DE RUE ? C'EST QUOI ÇA ? J'VEUX BIEN ESSAYER. FIN D'ÉTÉ, DEBUT D'AUTOMNE. p. 15
- MAL HABILLÉ SURTOUT. p. 20
- LA RECETTE DU SUCCES DE KNORR. p. 22
- CHIQUETTE ! p. 23
- LE VILAIN MICKEY, ROI DE SON VILAIN PARC. p. 25
- EMILIE IS A PUNK p. 29
- JE TE LAISSE, JE VAIS FAIRE DE LA RUE. PRINTEMPS, ÉTÉ, AUTOMNE, HIVER. p. 45
- QUAND Y'EN A MARRE, Y'A MALABAR. p. 55
- J'ENRAGE ! p. 59
- QUELQUE PART DANS LA NUIT. p. 60



s'appeler Rudy. Tandis que mon Rudy grimpe dans le bus de son pote pour y tenir une conversation laconique, je m'efforce de ne pas capter grand-chose depuis le trottoir où je suis resté planté. Malgré mes efforts, je comprends quand même que Rudy n'est probablement pas de Troyes. D'ailleurs, deux minutes après le départ de Rudy-noctilien, je me vois octroyer une explication. Pourtant je n'ai rien demandé. *Et merde, une secte de Rudy-médiums ?* Putain t'es naïf ou quoi ? Quand j'te dis qu'j'viens d'Troyes ça veut dire du 9-3, t'a rien appris ? *Première nouvelle*. Non, je n'ai rien appris. Enfin, je me doutais bien que c'était bizarre.

Alors qu'il introduit sa carte dans la tirette, Rudy me fait signe de rester en arrière. Tu regardes pas là ! tranche le hachoir, toujours aussi calme et affuté. De sa main libre, il tire un large pan de son grand manteau noir au cas où, malgré ses recommandations, j'éprouverais l'envie de bigler. *Quoi ? Il a peur de moi là ?* Moi, le blanc bec avec ma tête de premier de la classe, il croit vraiment que je vais le braquer ? Il est définitivement timbré. Ou complètement parano. Probablement les deux à la fois.

6

De retour dans le bastringue, une troupe de dingos qui n'étaient pas là avant reconnait Rudy. J'assiste à des retrouvailles amicales : on se claque dans le dos, on s'embrasse virilement. Et hop, pendant ce temps, je me cale un coude sur le zinc, ni trop près ni trop loin, distance de sécurité activée. Je me prends une pinte, maintenant que Papa disserte avec ses copains, il m'a lâché la grappe. Ce qui me donne le temps d'admirer le rade et les débris nocturnes qui s'y amassent. Les lumières blafardes accentuent l'aspect jauni des murs et du plafond, le comptoir est typique, le carrelage taché de traces de pas perdus. Tout ce qu'on peut en conclure c'est que le monde de la nuit parisienne n'est pas *hype* et glamour partout. Même un hipster ne trouverait pas cet endroit *cool*. Ici ce n'est pas la branchitude qui règne mais une dépravation moins auréolée, saturée de corps difformes, de dentitions attaquées, bouffées de carries, d'effluves éthyliques mortifères et de mains calleuses qui s'accrochent à une solitude si banale qu'elle ne fait plus chialer personne. Repaire de dingues et de paumés d'un autre monde, c'est la face sombre de la nuit, côté cour, quand les autres se secouent la mèche en club le nez bourré de coke, ici on noie et remue longtemps, longtemps, la merde quotidienne au fond de son demi de bière éventée.

Des bribes du colloque d'à côté, je crois piger que si Rudy n'a pas mis les pieds ici depuis un bail c'est qu'il glandait en taule.

Les « trucs, comme ça ». A Troyes, peut-être ? Moi, je suis assis entre deux types affables cloués sur leur siège depuis des lustres. Ils semblent faire partie intégrante du décor. A ma droite, le mec arbore un kyste d'un calibre démesuré sous la mâchoire. Il se met à me raconter les années soixante, dans une version Woodstock aux fleurs fanées. Après vingt minutes à ergoter sur le génie de Creedence, je me sens presque faire partie de ce monde. Mon interlocuteur se révèle moins énigmatique que mon ange gardien Rudy, qui semble avoir oublié sa mission de protection. Démerdes-toi maintenant, comme un grand. D'ailleurs, Rudy se tire, aussi sec qu'il m'était apparu. Pas le temps de dire merci, il paye mes consos en me faisant signe de la fermer, et s'arrache non sans m'avoir une dernière fois recommandé de faire gaffe à mes fréquentations. Ce type demeurera un mystère devant l'éternel.

7

Il est presque 6 heures et le tenancier badigeonne son comptoir de javel. Cha fierme juchqu'à chept heures, qu'il m'explique en mâchonnant sa sèche. Sur le trottoir, je prends congé de mon camarade enkysté alors qu'un un torrent de mégots et de merdes en tout genre tourbillionne dans le caniveau, aspergé par les services de la ville. Le gars qui stagnait à ma gauche dans le rade me prend par le bras et me propose d'aller se finir à Gare du Nord. Faute de plan plus merveilleux, je lui colle au train, pendant que nous arpentons les quelques rues qui nous séparent de la gare. J'observe ses yeux fades alors qu'il me montre du doigt ses collègues qui pioncent par terre sur des cartons. Moi aussi je vis dans la rue, il me récite d'un ton monocorde. Puis il entreprend de me taper trente balles, je lui en donne dix et lui promets de le rincer une fois au bar. Je dois bien ça.

Gare du Nord, six heures et quart, nouvelle ambiance, la nuit est encore plombante mais l'activité débordante des abords de la gare n'en a cure. Le bar vient d'ouvrir, nous venons combler un comptoir inoccupé. Je demande deux demis et trinque avec mon nouveau copain, pas très causant. La serveuse est jeune, métisse, à peu près mon âge. Elle semble se faire chier à cette heure matinale, je tente de lancer un brin de causette, histoire de passer le temps, et puis ça m'intéresse, ce qu'elle fout ici, elle a du en voir des vertes et des pas mures. Elle coupe court à mon investigation d'une réponse laconique qu'elle accompagne d'une moue dédaigneuse, je dois la saouler comme tous ceux qui viennent camper dans cette taverne. Peut-être qu'elle me trouve moche et chiant, aussi. Comme les autres. Alors je la ferme, s'agit pas d'emmerder la serveuse ou de passer pour un gros dégueulasse avec

AINSI, VOUS AUREZ LE PLAISIR (ON L'ESPERE), DE PARTIR À DISNEYLAND, APPRECIER LES MANEGES ET LES LABYRINTHES QUE L'ON VOUS Y RESERVE, PASSER UNE JOURNÉE À L'HÔPITAL AVEC UNE JEUNE AUTISTE PLEINE DE VIE, MANGER DE LA "CHIQUETTE" AVEC LES JEUNES D'UN FOYER, PASSER UN TEMPS DOUCEMENT TRISTE AVEC UN HOMME UN PEU PERDU OU ENCORE TRAÎNER AU GRÉ DES SAISONS LE LONG DES IMMEUBLES D'UNE CITÉ.

NOUS ETIONS TROIS. NOUS SOMMES QUATRE DÉSORMAIS À ECRIRE ET FABRIQUER CE FANZINE. CINQ POUR CE DEUXIEME NUMERO, AVEC LA CONTRIBUTION POETIQUE DE EMEL-TR. ON SE REUNIT QUAND ON PEUT, POUR DONNER FORME À CE MACHIN-LÀ, C'EST QUE QUELQUE PART ÇA DOIT NOUS TENIR À COEUR. ON SOUHAITE, ON ESPERE, ON ASPIRE À CE QU'IL Y AIT D'AUTRES CONTRIBUTEURS-TRICES, D'AUTRES SINOQUES QUI AIENT ENVIE DE NOUS REJOINDRE. ALORS SI VOTRE PLUME OU VOTRE CLAVIER HESITE UN PEU EN LISANT ÇA, SI VOUS ETES CONTENT-ES, AGACÉ-ES, RASSURÉ-ES, INQUIET-ES, ECOEURÉ-ES, SI VOUS AVEZ ENVIE DE NOUS TRANSMETTRE UN DESSIN, UN PAMPHLET, UNE PHOTO, UN POEME, N'HESITEZ-PAS, VOUS POUVEZ NOUS ECRIRE À CETE ADRESSE : panpanculcul@riseup.net

SI TU SAIS FAIRE UN GATEAU, TU SAIS FAIRE UNE BOMBE !

VOUS AVEZ DANS LES MAINS LE N°2 DE NOTRE CHER ET BEAU (ON L'ESPERE) FANZINE : PAN-PAN-CUL-CUL ! RIEN QU'UNE PETITE TAPE SUR LES FESSES. QUELLE EST CETTE CHOSE ?

LE POINT DE DEPART, NOTRE LEITMOTIV COMME QUI DIRAIT, C'EST NOTRE METIER, CELUI D'EDUCATEUR-TRICE SPECIALISÉ-E.

VOUS EN CONNAISSEZ OU EN VOYEZ PEUT-ETRE EN VOUS BALADANT (SAUF SI VOUS L'ETES, DANS CE CAS VOUS VOYEZ DE QUOI ON PARLE), TRAINER AVEC DES GROUPES DE JEUNES, DES HANDICAPÉ-ES, DES GAMIN-ES DE FOYER OU DES GENS A LA RUE, DES TOXICOS... TOUT ÇA POUR VOUS DIRE QUE C'EST ÇA NOTRE POINT DE DEPART, LA RENCONTRE DE CES PERSONNES.

DANS CE METIER, ON NOUS DEMANDE SOUVENT D'ECRIRE SUR CES PERSONNES, CES "GENS-LÀ". ON VOIT DANS CHAQUE INSTITUTION DES PELLETÉES DE PROJETS INDIVIDUELS, D'ACCOMPAGNEMENT, DE PROJETS DE VIE, PROJETS INSTITUTIONNELS, DE COMPTE-RENDUS DE SYNTHÈSE, DE NOTES DE SERVICES, DE RAPPORTS D'INCIDENTS, ETC. ALORS, POUR SE LIBÉRER DE CES FORMES PROFESSIONNELLES, ON A MONTÉ CE FANZINE, POUR SOUFFLER UN PEU, PARTIR, DÉCOUVRIR D'AUTRES FAÇONS DE RACONTER CE QUOTIDIEN, DE PARLER DE NOS "USAGERS" COMME ON LES APPELLE ETRANGEMENT DEPUIS QUELQUES ANNÉES.

IL S'AGIT DONC D'ECRIRE AUTRE CHOSE LÀ-DESSUS. PARLER DE NOUS, DE CES GENS, DU LIEN ENTRE CES GENS ET NOUS, DES GENS QUI NOUS DIRIGENT, DES DIRECTIONS QU'ON DOIT, QU'ON VOUDRAIT, QU'ON ARRIVE PLUS OU QU'ON PARVIENT ENCORE À PRENDRE. ON TÂCHE DONC DE NE PAS TENDRE VERS LA TECHNIQUE OU LA SYNTHESE OU LE BILAN DE NOS METIERS, MAIS BIEN DE CE QUI SE PASSE DANS CE MILIEU-LÀ, DANS UNE FORME LIBRE, AU GRÉ DE NOS IMAGINATIONS ET NOS ENVIES. POEMES, DESSINS, PETITS RECITS, FORMES HYBRIDES, TOUT EST BON POUR ÇA.

DANS LE NUMERO 1, ON SE DEMANDAIT S'IL Y AURAIT UN NUMERO 2. ALORS DANS LE NUMERO 2, IL CONVIENT DE SE DEMANDER S'IL Y AURA UN NUMERO 3. LA DEVISE N'A PAS CHANGÉ, ON PUBLIERA QUAND OU TANT QU'ON AURA DES CHOSES À DIRE. LA DEMARCHE EST TOUJOURS LA MÊME, PEUT-ETRE QUE CE NUMERO FERA UN PEU MOINS "MANIFESTE" QUE LE PREMIER. AU FOND, IL S'AGIT DE CONTINUER À S'EMERVEILLER, À GUEULER, À RIRE OU À PLEURER DE CE QU'ON FAIT.

plein d'idées sales derrière la tête. Pourtant, des idées, je n'en ai plus beaucoup en ce moment. Mon pote non plus, qui contemple sa bière d'un œil torve et prend une lampée de temps en temps. C'est pas un rapide, celui-ci. Bon dieu de merde, il a l'air de trainer une sacrée remorque de problèmes et de désespoir.

Débarque alors un autre gars, propre sur lui, petite moustache, sapé comme un beauf qui croit être classe. Il serre fermement la pince à mon camarade. Hervé va bosser, il doit prendre le RER pour aller dans le Val de Marne, donc il passe par là parce qu'il est sûr d'y trouver cézigue, et c'est l'occasion de se jeter deux demis avant d'aller au turbin. Je les laisse à leurs affaires et descend pisser un coup, mais quand je remonte, je retrouve mon pote en train de pleurnicher dans sa bière. En me voyant il sort de sa torpeur et se met à jacter. Je l'écoute gentiment baragouiner que c'est la faute de sa femme qui je crois l'a quitté, qu'il veut se suicider et que rien ne va plus, je veux bien le croire et j'écoute sans trop savoir quoi dire, je tends juste l'oreille et je prends un air attentif. Hervé semble moins courageux de si bon matin, ou plus habitué je ne sais pas. En tout cas, il s'en branle manifestement, et calte fissa avant que son copain n'inonde son verre.

Le temps s'égraine puis c'est au tour de mon désespéré, qui a repris du poil de la bête, de s'en retourner voir ailleurs si la bière est meilleure. Et moi, moi je reste là, comme un con, sur mon tabouret. Je me rends compte que depuis que Rudy m'a recueilli, tous les zèbres que j'ai fréquentés m'ont tenu le crachoir. J'en ai les oreilles qui bourdonnent. Je prends un café dans lequel je contemple l'abîme noirâtre et velouté et je me dis que j'en ai un peu marre, de tout de tintouin.

Au bout d'une éternité trempée de café, Chiara m'appelle. Je bondis sur mon portable. Hé t'es où, t'es en vie ? *Bin oui, si je réponds.* Elle semble inquiète, et je la rassure vite fait. Ça va, ça va, je vais te raconter, je veux juste rentrer. Entendre sa voix me redonne du courage et me rappelle qu'il y a des choses que j'aime dans cette chienne de vie. Un peu plus et j'aurais presque fini par croire que je faisais partie de ce monde. Je prends congé de la serveuse renfrognée, laisse un pourliche et me casse rapidos.

Dehors il fait jour et gris, la rue éructe un irritant barouf pétaradant de moteurs et de jaille urbaine, bus stridents, aigres coups de klaxons, parfum gazeux et atmosphère rêche. Vite vite, se tirer d'ici.

Herbert Von Fliege

Mai 2013 - Mai 2015

C'EST LA FIN MAIS AVANT...

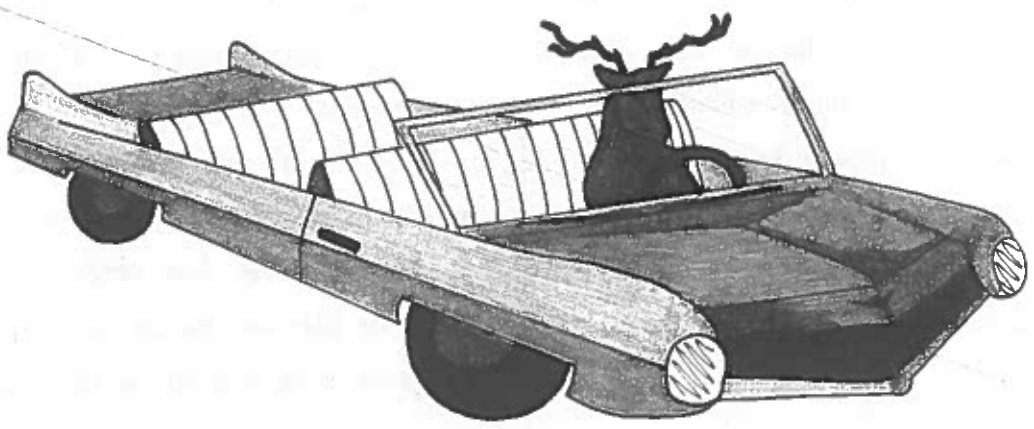
MERCI À

ASTOU, SOPHIE, CÉDRIC, DAMIAN,
LA MAMAN DE PAULINE,
CELLES ET CEUX QU'ON SAIT PAS
QUI C'EST POUR LE SOUTIEN !

EN GUISE D'OURS :

- DIRECTEUR DE REDACTION : DUPOND.
- REDACTEUR EN CHEF : DUPONT.
- Textes : FARESKIA, MASTER CHANG, BOTISCHELI, SANDRINO DI MOSCA, PENN KOAD, EMEL·TR, HERBERT VON FLIEGE.
- ILLUSTRATIONS : FARESKIA, MASTERCHANG.
- PHOTO : TUR.

ON A UN BLOG, AU FAIT :
http://panpanculcul.noblogs.org



PAN PAN - CUL CUL !

N° 2

LE JOURNAL DES IM-PERTINENTS